

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 628.—SAMEDI, 16 MAI 1896

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR CHARLES TUPPER.

Premier Ministre du Canada et Secrétaire d'Etat

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 16 MAI 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc. — Nouveaux premiers ministres : Sir Charles Tupper, L'hon. E.-J. Flynn. — Les étudiants au sucre. — Poésie : Amour prudent, J. Fleury. — De là-haut, par Fleurette. — Carnet du *Monde Illustré*. — Pour l'humanité, pour la patrie. — Citoyens marquants d'Yamachiche, par F.-L. Desaulniers. — Ecran protecteur pour bicyclette. — Les harangues de Napoléon Ier. — Le maudit, par Paul Segonzac. — La chapelle Saint-Edouard. — Le duel du prince de Sagan. — Pour les dames : La coiffure. — Nouvelles à la main. — Le bain improvisé (gravures comiques). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de sir Charles Tupper, premier ministre du Canada et secrétaire d'Etat. — Le duel du prince de Sagan et de M. Abel Hermant. — Un moment anxieux. — Beaux-arts : Pour l'humanité, pour la patrie. — Groupe de citoyens marquants d'Yamachiche (20 portraits). — Trois gravures de bicyclette. — Intérieur de l'église Saint-Edouard. — Vue de l'église Saint-Edouard et d'une partie du boulevard Saint-Denis. — Portrait de M. l'abbé J.-A.-N. Morin. — Groupe des étudiants partant pour "les sucres". — Les étudiants aux sucres : En route pour le bois.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a une douzaine d'années, une belle après-midi de juin, nous flânions, Provencher et moi, rue Notre-Dame, pour nous reposer du travail du journal — et c'est un rude métier que celui de journaliste — quand nous nous arrêtâmes devant une vitrine du grand magasin de Carsley.

Regarder les étalages est un passe-temps toujours intéressant et parfois instructif.

Ce jour-là, la vitrine était remplie d'objets dont j'ignore exactement les noms, mais que l'on range ordinairement sous l'appellation de "postiches" ; — les femmes connaissent parfaitement ces choses là — c'étaient de faux mollets, des tournures, des machines demi-sphériques, des appareils en fil de fer, en crin, ou bourrés de ouate, etc., etc., enfin, vous savez ce que je veux dire, de ces choses qui remplacent ce qui n'existe pas naturellement, et Provencher, désignant la vitrine, d'un air de profond mépris.

— Tout ça, voyez-vous, mon cher ami, c'est pour nous tromper, ce n'est rien que pour tromper les hommes... ! Et dire qu'ils s'y font toujours prendre ! !

Eh oui ! et la chose n'est pas nouvelle.

Elle l'est si peu, que dans le cours d'un procès encore pendant, un citoyen peu galant du New-Jersey, vient de déterrer une vieille loi passée dans cet Etat au dix-septième siècle, non abrogée, et dont il demande l'application contre la compagne de son existence.

Cette loi "ordonne que si une femme, par des parfums, des cosmétiques, des faux cheveux, de faux appas, des dents artificielles et des souliers à hauts talons, en impose à l'un des sujets de Sa Majesté, le séduit et l'entraîne au mariage, elle sera punie des peines qui frappent la sorcellerie."

Assimiler une femme qui "corrige la nature" à une sorcière, certes, ils n'y allaient pas de mains mortes, les législateurs du dix-septième siècle ?

\*\*\* Politique ! Politique ! ! Electeurs ! ! ! Candidats ! ! ! Voilà le sujet de toutes les conversations, en haut comme en bas, au nord, au sud, partout.

Comment voulez-vous alors que l'on fasse une chronique qui ait deux sous d'à-propos quand, justement, on ne peut parler que de tout ce dont on ne parle pas.

Et, voyant les artifices dont se servent les femmes pour se faire épouser, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la politique est bien femme elle-même, puisque les politiciens se parent aussi de faux appas pour se faire élire.

Cela va durer ainsi plusieurs semaines ; ce qui veut dire que, pendant plusieurs fois sept jours, on va nous promettre beaucoup plus de beurre que de pain ; mais, que voulez-vous, c'est toujours la même histoire, et plus ça change, plus c'est la même chose, selon le mot tant de fois cité d'Alphonse Karr.

Que les hommes s'occupent de politique, parfait, mais je ne sais rien de plus horripilant et de plus grotesque qu'une femme qui prend feu et flammes pour ces questions qui ne la regardent pas et qui devraient, au contraire, l'éloigner, et pourtant, il faut bien l'avouer, il n'en est pas toujours ainsi chez nous.

Parler politique ne donne aucun charme ; au contraire !

\*\*\* On a dit souvent que "c'est du nord que nous vient la lumière", et il paraît que c'est aussi au nord que les malades vont aller chercher la santé, les phytiques surtout.

La phytisie, cette terrible maladie du nord guérie par le nord lui-même :

Le plein-airisme, c'est la santé et c'est pour le donner "en plein" aux malades que l'on vient de fonder dans notre province une station sanitaire qui va faire une rude concurrence aux pays chauds, à la Floride, à la Californie, etc.

Le Sanatorium de la montagne Tremblante, qui sera bientôt à la mode, est situé dans cette région du nord, conquise sur la forêt par le bon et regretté curé Labelle et, comme l'endroit vaut la peine d'être connu, j'en emprunte la description au docteur C. Laviolette :

Cette montagne est la plus élevée des Laurentides, elle s'élève à 2,000 pieds au-dessus du niveau du fleuve Saint-Laurent. Elle est abondamment pourvue d'eau vive. A ses pieds dort le lac Tremblant. Elle est formée d'un amoncellement de granit et de roche, recouvert d'une mince couche de terre où poussent en abondance des sapins, des épinettes, des cèdres, de grands pins, et autres essences forestières et balsamiques. Elle est située à quatre milles de la gare de Saint-Jovite.

Ce village est déjà réputé par son climat tonique et sec ; on s'y dispute, pendant la belle saison, les quelques hôtels qui y existent. Un médecin, qui a pratiqué longtemps à Saint-Jovite, m'a fourni les meilleurs renseignements sur l'état sanitaire de cette région, où il a pu constater que la santé de la population indigène est excellente ; peu de maladies constitutionnelles ; jamais de phytisie chez les gens du pays, chez ceux bien entendu qui ne l'ont point apportée d'ailleurs. On est donc là dans la région de l'immunité phytisique. D'autre part, Saint-Jovite n'est pas dénué de ressources ; c'est un village riche, abritant au delà de cent familles ; les maisons sont spacieuses, parfois coquettes,

disposées en une seule rue principale à laquelle aboutissent quelques rues transversales.

Si Saint-Jovite possède l'immunité phytisique, à plus forte raison sera-t-on sûr de l'avoir en s'élevant plus haut, aussi j'ai choisi pour l'emplacement du Sanatorium, un plateau admirablement situé sur le flanc S.-E. de la montagne Tremblante. Les plateaux ont, on le sait, en climatologie, un grand avantage sur les vallées d'égale altitude ; quand ils sont ouverts au levant et au midi, le soleil y apparaît plus tôt, on a bien plus le sentiment de l'air et de l'espace ; et surtout les soirées et les nuits y sont moins fraîches, car l'air froid qui descend de la montagne au coucher du soleil et qui reste à l'état stagnant dans les vallées, et les refroidit, ne séjourne pas sur ces hauts plateaux, surtout s'ils ont une pente convenable, ce qui est le cas du plateau que j'ai choisi. L'endroit où sera construit le Sanatorium est très bien boisé, ce qui constitue un des meilleurs abris contre les vents en toutes saisons ; le panorama dont on y jouit est des plus grandioses.

On embrasse, du haut de ce plateau, un horizon comparable à celui des cantons les plus pittoresques de la Suisse, que cette région des Laurentides rappelle d'ailleurs, par ses lacs nombreux, ses eaux vives, ses hautes montagnes, ses cascades et la multiplicité de ses admirables points de vue. Il y a des premiers plans de belle verdure et de forêts sombres ; puis de hauts rochers aux arêtes vives, aux profils nets ; des montagnes massives que l'on distingue de la base au sommet ; tout cela est assez rapproché pour qu'on puisse en admirer les plus fins détails ; la montagne se baigne dans le grand lac Tremblant, aux eaux cristallines. Ce lac a neuf milles de long sur un mille et demi de large. Il est très poissonneux et offre, tant en hiver qu'en été, une pêche abondante.

Ce lac est alimenté par plusieurs autres, dont un, situé sur le sommet de la montagne même, se déverse, comme un vase trop plein, par une série de chute et de cascades des plus intéressantes à voir. Le lac Tremblant se décharge, à son tour, dans la rivière Cachée, en formant une belle cascade de vingt-cinq pieds de hauteur. Cette rivière, en quelques endroits, disparaît complètement à la vue, cachée sous les arbres ; d'où son nom. Elle est aussi très poissonneuse.

Il n'y a rien de monotone dans ce paysage, au feuillage toujours vert ; les teintes y sont variées à l'infini, grâce à des chaînes de montagnes multiples, que la distance étage en plans nombreux, offrant une grande richesse de tons et d'effets, de clairs et d'obscurs, suivant les heures de la journée ou suivant qu'il y a plus de soleil, plus d'ombre ou plus de nuages.

La forêt est très habitée, en particulier par le chevreuil, la marte, le vison, la perdrix, etc. Le gouvernement de Québec, impressionné par la magnificence du panorama qui se déroule sous les yeux des touristes dans les Laurentides, désire encourager les promoteurs du Sanatorium et les admirateurs de la belle nature, en décrétant la création d'un parc national dans cette partie de la province, à même le domaine des Terres de la Couronne. Il a donc réservé, sous le nom de : "Parc de la montagne Tremblante," une étendue de 14,750 acres de terre et de lacs, comprenant la montagne où sera construit le Sanatorium. De plus, le gouvernement de Québec, considérant notre institution comme une œuvre d'utilité publique, a gracieusement permis à notre corporation et à nos pensionnaires, de jouir en toute tranquillité de ce domaine quasi-royal.

Le domaine est splendide, en effet, et si, comme la chose est très probable, les poumons s'y guérissent, le Sanatorium de la montagne Tremblante sera vite célèbre.

\*\*\* Le plein-air a toujours du bon, à condition de ne pas en abuser, comme ne le font que trop souvent les jeunes gens de notre pays.

On abuse trop, en effet, des jeux qui deviennent des exercices violents trop peu en rapport avec la constitution des joueurs.

Un docteur anglais a établi tout récemment que le jeu du foot-ball que l'on pratique avec tant — on pourrait dire, avec trop — d'ardeur, était fatal à quarante pour cent des joueurs.

On dépasse ses forces et l'on se tue ou l'on s'estropie.

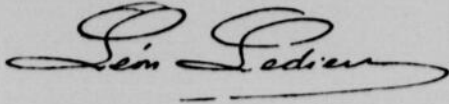
Comme l'a dit très bien un expert en la matière, "Ce n'est pas cependant une raison pour que les sédentaires laissent dormir leurs muscles. Mais ils ne doivent se livrer qu'à un entraînement rationnel, proportionné à leur âge et à leur genre de vie. La marche paraît être le meilleur des sports, mais, hélas ! on la néglige ; il est, en effet, fastidieux de marcher sans but, pour la seule raison de santé, et l'on ne saurait trop encourager les sociétés de gymnastique à organi-

des marches intéressantes, progressives, avec charge augmentée graduellement, jusqu'au moment où une bonne moyenne aurait été atteinte."

C'est cela, une bonne moyenne, mais de grâce, plus de records !

\*\* John Smith se présente au guichet de la gare de Sainte-Machine :

- Un billet de seconde pour Saint-Jérôme.
- Quel Saint-Jérôme ? Du nord, ou du Saguenay ?
- Quel est le meilleur marché ?



**NOUVEAUX PREMIERS MINISTRES**

SIR CHARLES TUPPER

Nous donnons le portrait de sir Charles Tupper, le nouveau premier ministre du Canada. C'est un vétéran de notre politique. Déjà dans l'arène provinciale de la Nouvelle-Ecosse, lors de la Confédération canadienne, à y faire adhérer les provinces maritimes. Il devint ministre à Ottawa et occupait encore ce poste lorsqu'il fut envoyé à Londres comme Haut-Commissaire. Après une douzaine d'années de service, en cette qualité distinguée, il revient à la politique canadienne et prend la direction du parti conservateur, à la tête duquel il va faire les élections qui se préparent.

Sir Charles Tupper a soixante-quinze ans.

L'HON. E.-J. FLYNN

L'hon. M. Taillon s'étant démis de ses fonctions de premier ministre de la province de Québec, pour accepter un portefeuille dans le cabinet fédéral, son cabinet avait cessé d'exister par le fait même. Après quelques jours passés sans ministère, nous en avons maintenant un nouveau. L'hon. M. Nantel ayant décliné l'honneur, l'hon. M. Flynn, commissaire des terres de la couronne dans le précédent cabinet, a accepté la tâche de reformer le ministère.

Nous en reparlerons la semaine prochaine, en donnant le portrait du nouveau Premier.

**LES ÉTUDIANTS AU SUCRE**

(Voir gravures)

C'est samedi, le 25 avril dernier, que les étudiants en droit ont fait leur excursion au sucre. Comme l'année dernière, la grande majorité des étudiants ont répondu avec plaisir à l'invitation de leur confrère, M. Eugène Bastien.

Les disciples de Thémis sont arrivés à Saint-Vincent de Paul vers onze heures et, avant de procéder à la préparation du diner, un étudiant en médecine, qui était du nombre des invités, photographia les deux groupes que nous avons le plaisir de reproduire.

Nos étudiants se sont ensuite rendus dans le bois, où des cuisiniers tort habiles ont servi un copieux diner.

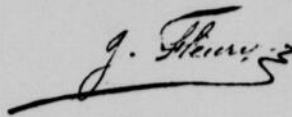
Vers quatre heures p.m., tous sont allés faire une visite au pénitencier. Puis, avant de laisser Saint-Vincent de Paul, les étudiants ont passé des votes de remerciements à MM. Eug. Bastien et A. Germain qui s'étaient occupés d'assurer le succès de la fête. Des hurrahs furent ensuite proposés aux organisateurs, à M. le maire, le préfet du pénitencier, le capitaine Chartrand, le Dr Germain, le Dr Pommainville, etc.

En revenant à Montréal, les étudiants se sont arrêtés à l'hôtel Marcotte, où un lunch a été servi. Puis, à huit heures, ils arrivaient au bazar des RR. PP. du Saint-Sacrement, rue Mont-Royal.

La journée s'est passée agréablement, et tous en garderont longtemps un bon souvenir.

**AMOUR PRUDENT**

Blanche et pure colombe, à l'abri du vautour  
 Enivre toi d'espoir, de soleil et d'amour.  
 Roucoule tes doux chants sous l'aile de ta mère ;  
 N'abandonne jamais cet abri tutélaire.  
 A tes regards charmés, confiants et naïfs,  
 Dans des rêves dorés, avide de caresses,  
 Ton cœur ébloui voit des fleurs enchanteresses.  
 Tu ne te doutes point que ces ardents plaisirs  
 Épuiseront tes sens sans charmer tes désirs.  
 Redoute cet amour que le caprice allume :  
 Le cœur qu'il a blessé tristement se consume ;  
 Et, trop souvent, hélas ! des regrets bien amers  
 Sont les fruits malheureux de ces écarts pervers.  
 Sois toujours noble et pure  
 Que jamais flétrissure  
 Ne ternisse ton cœur.  
 Que ton âme si belle  
 De la rose nouvelle  
 Conserve la fraîcheur.



**DE LA-HAUT**

A mes amies Juliette et Eglantine.

" Ne pleurez pas ; embrassons-nous  
 Chez le Dieu que tant nous priâmes,  
 Qu'il sera bon le rendez-vous  
 Au doux pays, au doux pays des âmes ! "

Elle n'est plus l'aïeule tant aimée, nous lui avons hier consacré la dernière soirée qu'elle passait sur la terre.....

Le soir, de sa rougeur suprême, éclairait l'horizon ; le soleil s'abaissait sous son rideau vermeil, et l'ombre, à larges pas, glissait rapidement. Bientôt, submergeant tout, la pâleur de la nuit noya le jour brillant... et, l'âme de notre chère mourante, vers le ciel qui l'attirait partit dans un soupir sur les brises du soir.

Ses derniers moments ont été doux et paisibles comme sa vie. On entendit dans un léger soupir le saint nom de Jésus, puis un silence, un frisson, une sueur glacée et son âme s'est envolée là-haut. Qu'il fait bon mourir doucement, au milieu de ses plus chères amours !

Vous avez son portrait, mes amies, mais laissez-moi ici esquisser à longs traits une image fidèle et un peu moins ancienne. Si j'avais le pinceau vif comme la mémoire, elle serait assise sur l'antique fauteuil drapé de serge verte, lisant son livre d'heures, égrenant son chapelet qui ne la quittait guère. Italienne aux tempes d'albâtre, longs cils noirs abaissés, clair et profond coup d'œil. Quand elle marchait, droite, glissant d'un pied cambré, son pas avait je ne sais quoi des fiertés féodales. Son nom était béni. Providence attentive, sa main s'ouvrait à tous et son cœur avec elle, sa tendre sympathie savait franchir cet endroit des douleurs où l'aumône s'arrête... Douce, elle s'ignorait et s'accusait toujours, et n'ouvrait qu'en tremblant son esprit, véritable trésor.

C'est d'elle, Juliette que vous tenez la hauteur des désirs, et le don de souffrir avec celui d'aimer... et toi bonne Eglantine l'espérance vivace, ce souffle intérieur qui toujours nous ranime...

Quoiqu'elle soit partie, elle habite avec vous. Elle ne vous oublie point et n'est pas toute à ce ciel où ses petites filles n'atteignent pas encore. Son souvenir vous reste, elle vous soutiendra, vous conduira toujours, car son cœur est avec ses trésors. Oui, vous savez qu'à travers l'infini, du sein de la clarté divine, elle vous suit encore dans ce cher petit coin du monde. Rien n'arrête ses regards pour arriver jusqu'à vos cœurs ; elle perce de part en part l'azur et les soleils en flamme. Là-Haut, parmi les triomphants, c'est très souvent à vous qu'elle pense. Soyez à son culte fidèle, puis, si parfois vous sentez, en relisant ces lignes, courir un doux frisson dans vos cœurs attendris, dites-vous, gentilles amies, que je ne pouvais faire mieux que de chanter les vertus de votre aïeule chérie.

FAUVETTE.



Dans notre prochain numéro, nous donnerons une série de vues montrant les ravages causés par l'inondation, à Saint-George de la Beauce. Audelà de cent maisons ont été massacrées, et les pertes s'élevaient à \$150,000.

La grande revue militaire, à l'occasion de la fête de la reine, aura lieu cette année sur le parc Logan. Tous les corps militaires de Montréal, y compris les cadets des Jésuites et du Mont Saint-Louis, y prendra part.

Le R.P. Captier, supérieur-général de Saint-Sulpice, est en ce moment à New-York. Il présidera à l'ouverture du nouveau séminaire, puis visitera les autres maisons de l'Ordre à Boston, Baltimore et Washington. Le R.P. Captier sera à Montréal d'ici à quelques jours.

Le cercle Molière, de Sainte-Cunégonde de Montréal, dont l'excellente renommée est répandue dans toute la métropole, doit jouer *Les pauvres de Paris*, lundi, le 18 mai prochain. Ce drame a été spécialement arrangé pour le cercle, par l'amateur bien connu, M. J.-N. Marcil. Plusieurs anciens acteurs, qui avaient abandonné la scène, ont promis leur concours pour cette fois. Le public peut donc s'attendre à une véritable soirée de gala.

Les élections de la société Saint-Joseph ont eu lieu lundi soir, 4 mai courant, avec le résultat suivant : Président, Georges Renault ; 1er vice-président, S. Legault ; 2e vice-président, A.-J. Frigon ; secrétaire-archiviste, J.-A. Prud'homme ; assistant-secrétaire-archiviste, G. Legrand ; secrétaire-correspondant, Chs Lavigne ; trésorier, A. Gosselin ; assistant-trésorier, Z. Normandin ; collecteurs-trésoriers : 1er Jos. Corbeil, 2e Oct. Gosselin, 3e L.-S. Gendron, 4e J. Thompson ; assistants-collecteurs-trésoriers : 1er J. Robichaud, 2e L. Damour fils, 3e A. Borie fils, 4e A. Guérin ; commissaire-ordonnateur, L.-J. David ; assistant-commissaire-ordonnateur, Nap. Deschamps. La société a payé durant le semestre, \$3,703.20 aux malades, \$492.30 aux orphelins et \$14,050 aux veuves et héritiers.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. V., Montréal.—Beaucoup de bonne volonté, mais trop jeune. Ne pouvons accepter.

A.-E. B., Québec.—Même réponse que ci-haut.

L. D., Les Ecureuils.—Votre prose a beaucoup plus de mérite que les vers. Nous publierons cela volontiers. Mais s.v.p. n'écrivez donc plus aux revers des feuillets.

**POUR L'HUMANITÉ, POUR LA PATRIE**

(Voir gravure)

Il y a beaucoup de grandeur dans cette composition pourtant si simple, où le peintre nous montre, aux pieds du Christ mort sur la croix pour l'amour des hommes, un soldat qui a donné sa vie pour le salut de son pays.

Au sacrifice divin, il oppose l'humble sacrifice de l'homme, auquel le Christ a prêché tous les dévouements en lui en donnant l'exemple, et il a évoqué la grande et sublime leçon du Calvaire en une page émouvante où le talent de l'artiste s'est affirmé.



## ECRAN PROTECTEUR POUR BICYCLE

L'une des gravures ci-dessous représente un bicyclette muni d'un écran destiné à cacher les pieds et le mouvement des jambes de la femme qui le monte, en même temps qu'il empêche les jupes de se relever.

Le nouvel écran a été breveté par M. T.-R. Cherry, de Bockhannon, Virginie Occidentale.

Va sans dire que, si on ne veut pas s'en servir, on peut plier l'écran et l'enfermer dans un fourreau de cuir.

Notre gravure montre ici un bicyclette muni d'un écran de chaque côté, mais l'invention comporte aussi un écran s'étendant des deux côtés à la fois, et d'un seul morceau, ce qui a l'avantage de ne pas laisser passer le vent, comme il arrive entre les deux écrans séparés.

A propos de bicyclettes, nous donnons, d'après le *Munsey's Magazine*, une couple de jolies gravures de genre, que tous les amateurs verront avec plaisir.

L'une nous montre les débuts d'une gentille bicycliste, sous le patronage d'un aimable professeur, qui a l'air fort intéressé à son aimable besogne.



UNE JOLIE DÉBUTANTE

finale au journalisme, où il fut l'un des plus habiles défenseurs des idées conservatrices du temps. Marié à l'une des filles de feu le sénateur Rodier, la mort est venue interrompre sa carrière à ses débuts. M. Gélinas est mort à trente-huit ans.

*Dionis Lesieur-Desaulniers.*—C'est le cadet des fils de M. L.-L.-L. Desaulniers, bien des années député de Saint-Maurice, et maintenant inspecteur des prisons etc. Ses études classiques terminées, à Nicolet, il étudia le droit sous MM. Mousseau, Chapleau et se fit admettre au barreau. Ses goûts le portant ailleurs, il alla se fixer à Ottawa, où il occupe une position honorable, au bureau des traducteurs français de la chambre des Communes. M. Desaulniers épousa la fille aînée de M. Raphaël Bellemare, autrefois cette toute "petite Mathilde" (enfant de trois ans) que le célèbre Antoine Gérin-Lajoie aimait à dorloter alors qu'il était l'hôte de son cousin Bellemare, à une époque où ces deux grands enfants d'Yamachiche faisaient leurs débuts, à Montréal. A Ottawa, M. Desaulniers coule des jours heureux, dans la maison même qu'habitait l'auteur de *Jean Rivard*.

*Aram-J. Pothier.*—Son portrait, est le dernier de la gravure, mais il ne lui fait pas le moins d'honneur. Parti bien jeune d'Yamachiche, il alla se fixer à Woonsocket, E.-U. Son séjour, dans la République voisine, a été de succès en succès. Deux fois élu député de sa ville d'adoption au parlement de Providence, il fut, deux fois aussi, maire de Woonsocket. L'hon. A.-J. Pothier est, aujourd'hui, le porte-étendard du parti républicain, dans l'état du Rhode-Island. Mais, chut ! son père étant mon cousin-germain, je dois jeter un voile discret sur ses triomphes aux Etats-Unis. Il n'a aujourd'hui, que quarante-deux ans, et déjà, on le donne comme le Canadien le plus distingué, parmi nos compatriotes de la république voisine. C'est assez flatter.

Avec cette dernière note biographique sur quelques-uns des "nobles enfants" de la vieille paroisse d'Yamachiche, je brise ma plume à regret, pour aujourd'hui, avec l'espoir, cependant, d'en reprendre une autre nouvelle pour entretenir les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ sur d'autres personnages de la même localité.

F.-L. DESAULNIERS.



JOHNSON, CYCLISTE PROFESSIONNEL, AU TEMPS DE COURSE

L'autre vue nous offre le portrait de l'un de ces cyclistes américains, de profession, qui se sont fait une réputation pour leur habileté à monter cet instrument. C'est John-S. Johnson, en train de mener une course.

## LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE

IV

Bonaparte quitte Milan et trois heures après toute la Lombardie se soulève. Il apprend à Lodi ce qui se passe, rebrousse chemin, rentre dans la capitale du Milanais et y rétablit l'ordre par sa seule présence. Il marche ensuite sur Pavie, foyer de l'insurrection, et livre aux flammes le village de Binasco, où des Français avaient été massacrés. Cette leçon répand l'effroi parmi les Italiens. La rébellion est éteinte.

Beaulieu fuyant l'armée française, se retire derrière le Mincio. Bonaparte le poursuit, le défait à *Borghetto*, passe le Mincio, prend *Peschiera*, occupe *Vérone*, et investit Mantoue où s'étaient jetés les débris de l'armée autrichienne. Pour garder pendant cet investissement les débouchés du Tyrol, les Français entrent sur le territoire tyrolien.

Profitant de l'éloignement de l'armée française, les fiefs impériaux s'étaient insurgés. Bonaparte les châtie. Ensuite, pour réprimer le soulèvement des populations de l'Italie centrale, il prend successivement Bologne, Ferrare, Reggio, le fort Urbin, et oblige le pape à signer l'armistice de Foligno, base du traité futur de Tolentino. De là, Bonaparte se rend à Livourne, d'où il chasse les Anglais. Il pacifie l'intérieur de l'Italie et presse le siège de Mantoue, lorsqu'il apprend l'arrivée de Wurmser, avec la seconde armée autrichienne, par le Tyrol. Il court au-devant de lui et remporte en cinq jours les victoires de Brescia, de Lonato, de Castiglione, et celle de Peschiera. Wurmser refait son armée dans le Tyrol, et marche sur Mantoue pour la débloquent. Bonaparte le bat à Serravalle, puis à Roverdo.

L'armée française prend Trente, remporte successivement les victoires de Primolano, de Covelo, de Bassano, de Cerea, de Castellaro, de Due-Castelli, de Saint-Georges, Governolo. Le 21 octobre 1796, Bonaparte prend la Corse aux Anglais. Wurmser, battu de toutes parts, s'était réfugié dans Mantoue. Alvinzi marche sur cette ville pour la délivrer avec 65,000 hommes. Les Français le rencontrent à la Brenta et lui infligent une défaite. Pendant ce temps, le général Vaubois, chargé de défendre Trente, abandonne cette place. Quand cette division eut rejoint le gros de l'armée, Bonaparte la passant en revue, dit aux soldats d'un ton sévère :

"Soldats ! je ne suis point content de vous : vous n'avez marqué ni discipline, ni constance, ni bravoure ; vous avez cédé au premier échec. Aucune position n'a pu vous rallier. Il en était, dans votre retraite, qui étaient inexpugnables. Soldats du 39<sup>e</sup> et du 85<sup>e</sup>, vous n'êtes pas des soldats français. Que l'on me donne ces drapeaux, et que l'on écrive dessus : *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie*."

Malheur à ceux qui tournent en dérision la foi de ceux qui croient et prient ! car la prière et la foi ne trouveront point le chemin de son cœur.—CHARLES SAINTE-FOI.



ECRAN PROTECTEUR POUR BICYCLE

Que les femmes gravent bien ceci dans leur mémoire : "Celui-là seul est digne de leur amour, qui les a jugées dignes de son respect."



GROUPE DES ÉTUDIANTS PARTANT POUR "LES SUCRES"

## LE MAUDIT

—J'y avais dit, monsieur le curé, j'y avais dit. Elle a pas voulu écouter sa mère... Maintenant, c'est arrivé et c'est tant pis ! J'y peux rien, là, rien du tout. Faut plus m'en parler, faut plus !

Pourtant, le vieux curé parla encore.

—Voyons ! mère Mathieu, s'il s'agissait de secourir une pauvre que vous n'auriez jamais vue, vous ne me renverriez pas comme ça... Et il s'agit de votre Mariette, votre fille...

—Justement ! fit la vieille, en plantant durement ses yeux dans ceux du prêtre. Justement, ma fille, qui a pas voulu écouter sa mère... J'y avais dit. Je la connais plus... Et puis... tenez ! m'en parlez plus.

—Si, mère Mathieu, j'ai à vous dire encore quelque chose. Derrière votre fille, il y a quelqu'un que vous oubliez... quelqu'un qui ne vous a pas désobéi, qui est bien innocent, lui ! et qui vous appelle du fond de son berceau : "Grand'mère ! grand'mère ! maman a faim ! donne lui du pain pour que j'aie du lait !"

L'aïeule fit trois pas en arrière en toisant le prêtre, et, la voix sévère, les sourcils froncés :

—Vous, déclara-t-elle, ça ne vous va pas du tout de me rappeler tout ça ! C'est votre faute, entendez-vous, entendez-vous ! Vous voulez que je vous le dise, je vous le dis ! Sans vous, tout ça ne serait pas arrivé. Mariette serait encore ma fille, ou elle aurait épousé un autre homme ! Sans vous, j'aurais jamais consenti à son mariage avec ce Pierre, qui vous avait tourné la tête à tous les deux, un homme marqué pour les malheurs, un... le... le Maudit, enfin ! le Maudit !

Et, ayant craché, en se voilant la face, ce nem terrible, la vieille respira bruyamment ; puis, soulagée, elle reprit, plus bas, presque calme, retombant dans son endurcissement réfléchi :

—J'y avais dit, à Mariette, monsieur le curé, et à vous aussi ! Vous avez pas voulu m'écouter. C'est tant pis ! Je connais plus Mariette, je veux pas connaître son fils : ils sont maudits aussi, comme l'autre. Faut plus m'en parler, jamais ! faut plus...

Le ton fait si froidement résolu, le geste de répulsion si sec que le vieux curé baissa la tête, consterné. Après avoir échoué en se recommandant de Dieu, en évoquant les devoirs de la famille, il espérait encore en l'intervention du petit-fils ! Il était venu avec ce plan tout fait, cet évangile à mettre en action : faire sauver le père et la mère par l'enfant, l'hostie blanche, l'agneau immaculé... maintenant, c'était fini, la grand'mère ne voulait pas connaître l'enfant du Maudit.

Voilà quinze ans que Pierre s'était attiré ce baptême farouche. Il en avait douze, lorsque, en jouant à la guerre avec un vieux fusil de chasse, il avait tué sa mère, et, depuis, cette tache de sang l'avait suivi, s'élargissant à mesure qu'il grandissait et faisant le vide

autour de lui... Peu à peu, on s'était mis à le charger de tous les maux qui visitaient le pays : c'était la bête noire, le porte-malheur, le Maudit, qui avait tué sa mère... Il était parti pour l'armée ; après cinq ans d'absence, il était rentré galonné, médaillé. Sur son passage, les gens s'étaient arrêtés, il avait osé adresser la parole à ceux qui le saluaient : dans sa main franchement tendue, les hommes n'avaient mis la leur qu'à regret, balbutiant cette cruauté : "Ah ! c'est donc vous... je ne vous avais pas reconnu" ; les femmes s'étaient détournées ; les enfants, venus depuis son départ, s'étaient cachés dans les jupes de leurs mères. Personne n'avait oublié, et d'autres avaient appris sa misérable légende : il était toujours celui qui avait tué sa mère, le Maudit...

La solitude, plus accablante après les cinq ans passés dans la grande famille, l'avait repris pour toujours ; car, quoi qu'il souffrit, il ne pouvait se décider à repartir, il restait attaché à cette terre où sa mère dormait. Puis, un beau jour, une lumière douce s'était levée devant lui, faite des consolations d'un vieillard et d'un sourire de jeune fille : Mariette et le curé ; l'ange et l'apôtre s'étaient rencontrés à lui dire la même

chose : "Vous êtes malheureux, appuyez-vous sur moi."

Ah ! ç'avait été un beau cri dans le village, quand on avait appris que Mariette épousait le Maudit ! Il avait fallu toute l'autorité du vieux curé pour faire taire les clameurs, et l'on avait applaudi la mère Mathieu, qui, au retour de la mairie et de l'église, avait fermé sa porte aux mariés, en criant à sa fille :

—C'est fait, tu es sa femme, tu ne m'es plus rien. Je ne te connais plus.

Et la mère Mathieu n'avait plus rouvert sa porte à Mariette... Pourtant, au début, elle avait eu à lutter contre elle-même pour se tenir parole. Sa fille était heureuse, Pierre l'adorait et s'appliquait de toutes ses forces à lui adoucir le sacrifice qu'elle subissait pour l'amour de lui. Puis, l'enfant était venu ; le ciel semblait oublier, puisqu'il permettait d'être père à celui qui avait tué sa mère... Mais voici que, tout à coup, la colère d'en haut s'était terriblement manifestée en chargeant ses foins, Pierre avait fait une chute qui l'avait tenu trois mois au lit ; la maladie avait enlaidi l'étable et abattu le bétail ; la grêle avait, avant l'heure, fauché les blés, et la ravine écorché jusqu'au roc les coteaux plantés de vignes...

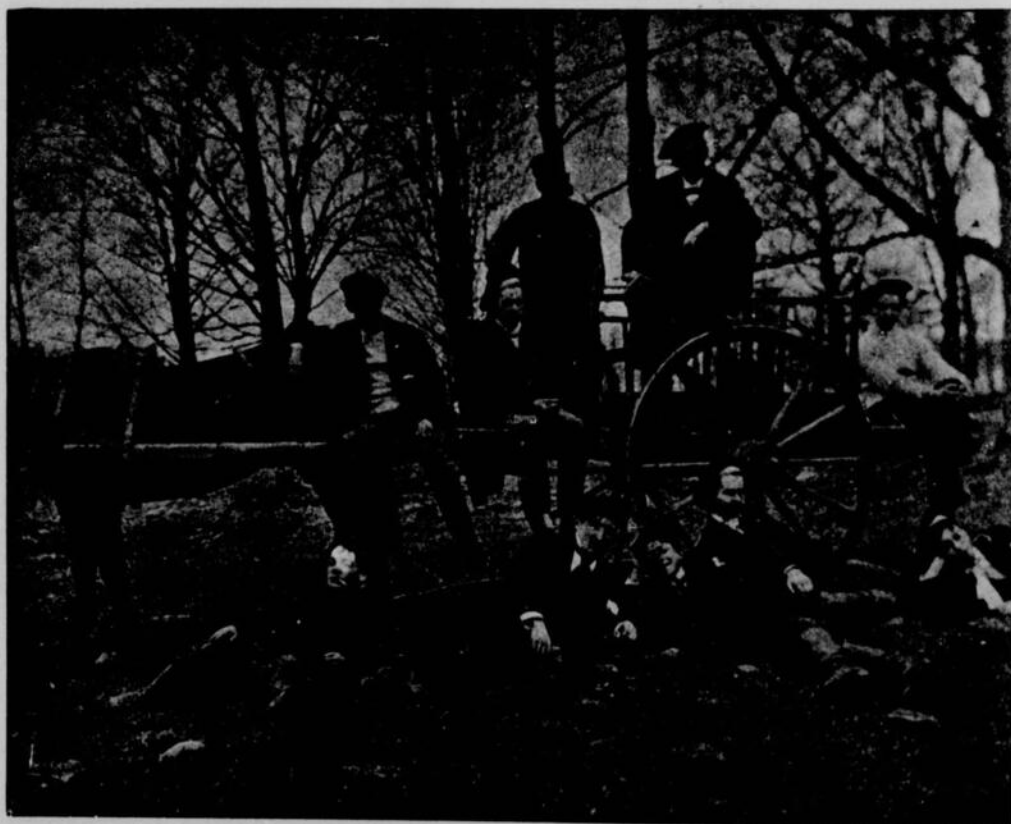
Alors, la mère Mathieu n'avait plus hésité : à chaque nouveau malheur, elle s'était bornée à faire un signe de croix sur sa poitrine, en bougonnant :

—Est-ce que j'avais raison, Mariette ? est-ce que j'avais raison !

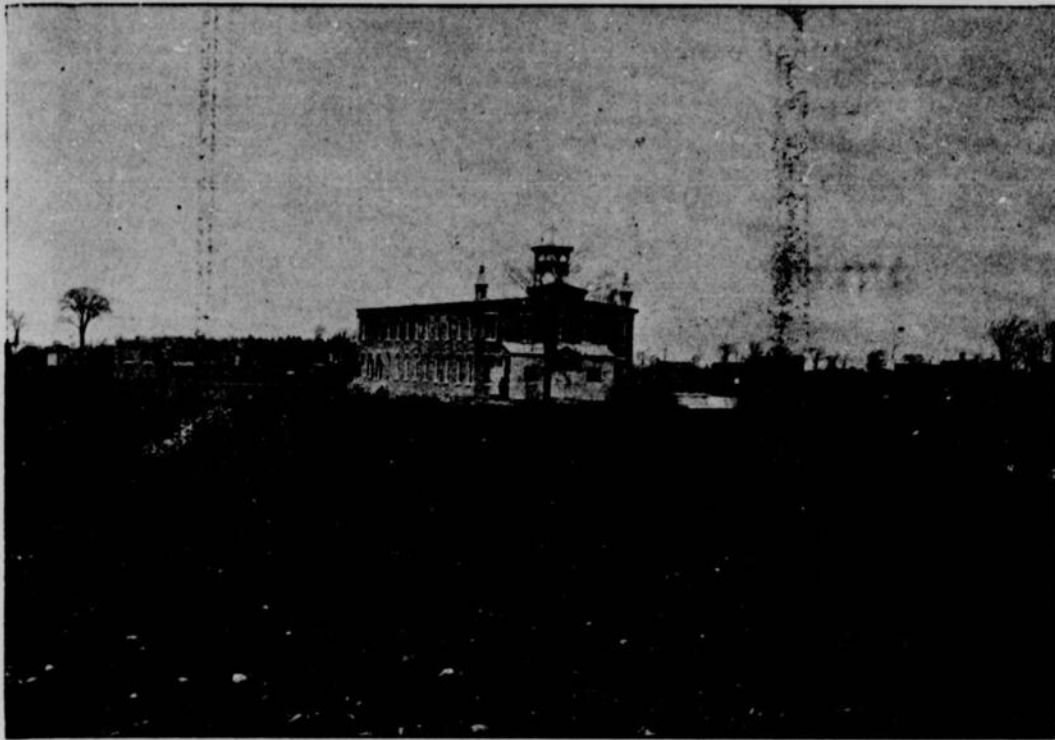
Avec le malheur, la misère était entrée chez le Maudit, implacable comme un châtiment, — la grand'mère, elle aussi, était restée implacable, sourde aux avis des voisines à la longue apitoyées, rebelle aux conseils du vieux curé et furieusement fermée à l'attendrissement qu'il cherchait à éveiller en son cœur d'aïeule avec l'image tendrement évoquée de l'innocent qui allait connaître la faim.

—J'y avais dit, monsieur le curé, j'y avais dit ! C'est tant pis, j'y peux rien, là, rien du tout. Faut plus m'en parler, faut plus !

Le vieux curé s'éloigna, la tête basse. Il avait trop attendu pour faire cette suprême démarche, le cœur de la vieille s'était tout à fait desséché. Peut-être aussi s'y était-il mal pris : que n'avait-il apporté l'enfant dans un pli de sa soutane, pour le nouer brusquement de ses petits bras frais, au cou de l'aïeule... Est-ce qu'elle aurait osé le détacher d'elle et le jeter à la



LES ÉTUDIANTS AUX SUCRES.—EN ROUTE POUR LE BOIS



VUE DE L'ÉGLISE ST-ÉDOUARD ET D'UNE PARTIE DU BOULEVARD ST-DENIS.—Photo. Laprés

rue ! Et il revenait toujours à son même rêve, à cet évangile à mettre en action : le Maudit racheté par l'innocent, le meurtrier de sa mère sauvé par son fils.

En passant devant la maison de Pierre, il n'eut pas le courage d'y entrer, et il pressa le pas jusqu'à l'église, où il s'engouffra, en se faisant petit, comme s'il eût voulu se dérober aux cris de cette misère pour laquelle il ne pouvait plus rien que prier et demander un miracle.

Le lendemain, c'était la Fête-Dieu, le dimanche des reposoirs, des rues courant tout embaumées entre les maisons tapissées de draps blancs, sous le regard des anges en plâtre battant des ailes aux fenêtres faites comme des autels.

Dans la rue qui menait à l'église, une seule maison resta noire, une seule fenêtre vide... La veille, Mariette avait vendu son dernier drap de lit pour avoir du pain, et son fils Jean, qui avait maintenant près d'un an et cherchait partout des jouets, Jean, en se démenant aux bras de son père, avait fait tomber dans le foyer le Jésus de la cheminée... Lorsque la procession passa par là, un murmure de protestations couvrit presque la voix des cantiques. La mère Mathieu courba la tête et ferma les yeux pour ne pas voir cette tache noire que faisait la maison de Mariette dans la ligne joyeuse de la rue, et, sans que personne l'interrogeât, elle se répondit à elle-même, rageuse, la lèvre crispée :

—J'y avais dit ! J'y avais bien dit !

Là-haut, dans la chambre misérable, Mariette pleurait. Adossé au mur du fond, les mains dans les poches, le sourcil dur, Pierre songeait cruellement. De loin en loin, une plainte de sa femme montait, qui le secouait des pieds à la tête.

—En venir là, de passer pour des païens ! Tant souffrir et être méprisés ! Ne plus pouvoir même aimer Dieu comme les autres ! C'était donc vrai qu'ils étaient maudits !

—Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai ! protestait Pierre, étranglé. Tais-toi, Mariette... tais-toi, je t'en prie !...

Puis, un grand silence où passait, en s'éloignant, l'écho des cantiques...

Au milieu de la chambre, assis sur une guenille, l'enfant, demi-nu, jouait à déchirer un vieux livre. Le soleil, entrant à pleine fenêtre, inondant sa chair rose et pailletant d'or la soie frisée de ses cheveux blonds, lui mettait au front une illusion de nimbe... Les yeux du Maudit avaient fini par s'arrêter sur la tête de son fils, le couvrant d'un rêve qui, peu à peu, prenait corps et faisait étinceler ses yeux humides...

Et, tout à coup, l'écho des cantiques s'étant rappro-

ché avec la procession qui regagnait l'église, à la plainte réveillée de Mariette : " Païens ! païens ! nous sommes maudits," Pierre répondit par un cri d'illumination et, bondissant jusqu'à l'enfant, il l'enleva dans ses bras.

Dans la rue, la procession s'arrêta brusquement ; les chantres se turent, et la mère Mathieu, étonnée, ayant rouvert ses yeux qu'elle tenait obstinément fermés, vit que toutes les têtes se levaient vers la fenêtre du Maudit.

—Quelque mauvais tour du monstre ! pensa-t-elle.

Mais non, les visages étaient attendris, il y avait des femmes qui s'essuyaient les yeux, et, debout sous le dais, le vieux curé semblait attendre quelque chose. Alors, à son tour, elle leva la tête, elle se risqua à regarder, et chancela en portant ses deux mains à sa poitrine : là-haut, tout baigné de soleil, pareil en sa nudité rose au Jésus de l'église nageant dans la lumière colorée des grands vitraux du chœur, l'enfant Jean souriait à la grand-mère et lui tendait ses pe-

tites mains grasses, pleines de baisers et de bénédictions...

Et voici que, soudain, un grand cri remua toute la procession :

—Jésus ! mon Jésus ! C'est le mien ! C'est le mien !

Et, bousculant ses voisines, les bras au ciel, l'aïeule s'élança dans la maison du Maudit. A ce moment, le vieux curé fit sonner la bénédiction, et ceux de ses paroissiens qui osèrent le regarder, tandis qu'il abaissait vers eux l'ostensoir d'or, s'aperçurent qu'il pleurait...

Le cœur du saint vieillard saluait au passage son Évangile enfin réalisé...

PAUL SEGONZAC.

## LA CHAPELLE SAINT-ÉDOUARD

(Voir gravures)

Dimanche matin, le 3 mai, a eu lieu la bénédiction de la chapelle de la nouvelle paroisse de Saint-Edouard, au Boulevard Saint-Denis, près Montréal.

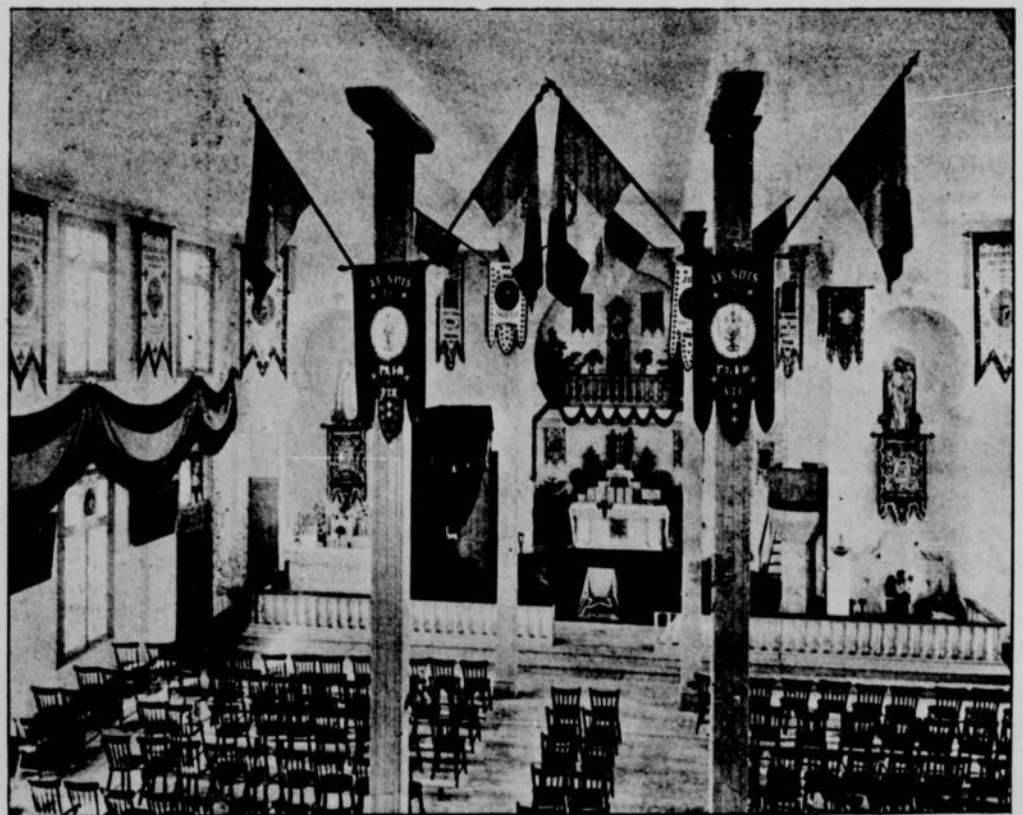
La grand-messe a été chantée par M. l'abbé Lesage, curé de Saint-Enfant-Jésus, assisté de diacre et sous-diacre. Mgr l'archevêque Fabre présidait, et M. le chanoine Bruchési a prononcé le sermon de circonstance.

Une foule de personnes s'étaient donné rendez-vous à l'endroit où devait avoir lieu l'auguste cérémonie, pour assister aux fêtes pieuses et toujours si belles de notre religion.

Grâce au zèle infatigable de M. l'abbé J.-A.-N. Morin, curé de la nouvelle paroisse, dont nous publions le portrait, cette partie de la banlieue de notre ville est maintenant dotée d'un temple qui permettra aux nouveaux venus de faire leurs devoirs religieux sans être obligés de trop s'éloigner. Sans aucun doute, cette magnifique œuvre contribuera au développement de ce quartier.

Nous publions aussi deux vues : l'une montrant l'intérieur de l'église, photographiée par MM. Laprés & Lavergne, après la cérémonie, l'autre qui déroule sous nos yeux le panorama du Boulevard Saint-Denis, site de la nouvelle paroisse.

La lecture du *Pater* de François Coppé est certainement la plus attrayante. L'illustre académicien s'y montre le maître incontesté des littérateurs français. Que tous le lisent. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.



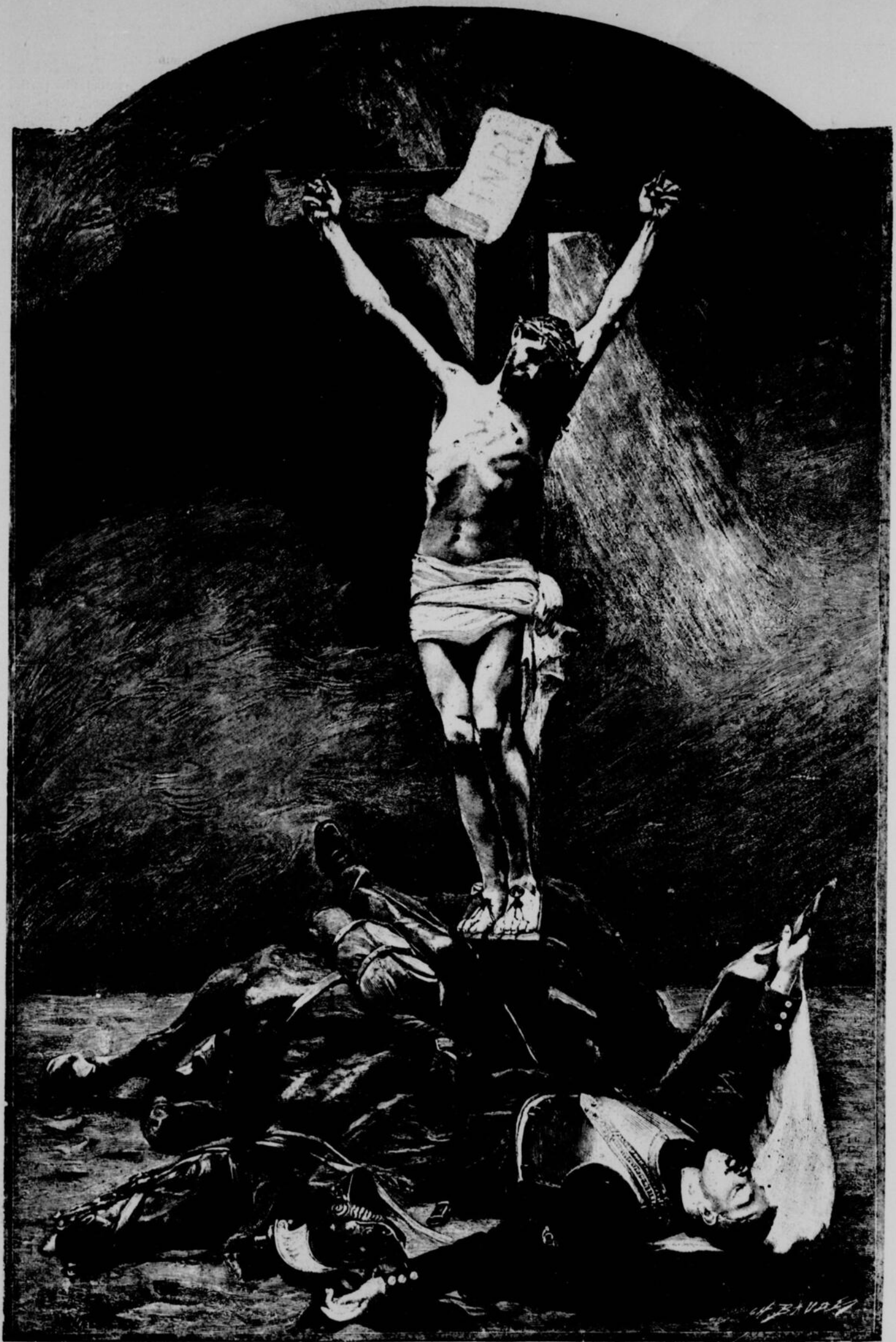
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-ÉDOUARD.—Photo. Laprés &amp; Lavergne



LE DUEL DU PRINCE DE SAGAN ET DE M<sup>lle</sup> ABEL HERMANT



UN MOMENT ANXIEUX — Par M. Retting



BEAUX-ARTS. — POUR L'HUMANITÉ, POUR LA PATRIE. — Tableau de M. J.-J. Weerts



M. L'ABBÉ J.-N.-A. MORIN, CURÉ DE ST-EDOUARD  
(Voir l'article, page 39)

## LE DUEL DU PRINCE DE SAGAN

(Voir gravure)

Le prince de Sagan, ayant cru que, dans divers épisodes de la comédie de M. Abel Hermant, la *Mente*, l'auteur faisait allusion à sa vie privée, a constitué ses témoins. La rencontre a eu lieu à Saint-Ouen.

A onze heures, les deux landaus contenant les adversaires, leurs témoins et les médecins, ont franchi la grille du parc, témoin déjà de tant de duels célèbres. Le prince de Sagan est descendu le premier sur le terrain ; il s'est découvert au moment où son adversaire s'est présenté, et tous les chapeaux se sont abaissés en même temps dans le groupe des assistants.

La silhouette mince et grêle de M. Hermant semblait offrir une cible moins facile à toucher que la haute taille du prince de Sagan, dont la chevelure, d'un blanc vif, formait point de mire.

Les préliminaires du combat ont été très rapides. La distance entre les deux adversaires était de soixante-cinq pieds. Le comte de Dion a pris dans leur boîte des pistolets chargés, et, placé entre les combattants, leur a rappelé qu'ils devaient tirer après le commandement : " Feu ! " et qu'ils pouvaient ajuster jusqu'à ce qu'il eût compté : " Un ! deux ! trois ! " Puis il leur a remis les armes, est revenu à son poste de directeur du combat, et d'une voix nette, encore qu'un peu émue, demande : " Messieurs, veuillez armer vos pistolets ! " On a entendu le craquement des chiens, puis : " Messieurs, êtes-vous prêts ? Feu ! Un ! deux ! trois ! " M. Hermant a tiré le premier presque aussitôt après le mot : Feu ! Le prince de Sagan a tiré entre les commandements deux et trois ! Aucun des deux adversaires n'a été touché.

Les deux silhouettes noires sont restées debout en face l'une de l'autre. Le comte de Dion leur a enlevé leurs pistolets, leur a rapporté des armes chargées, et le second échange de balles a eu lieu. Cette fois, les deux adversaires visèrent attentivement. Cependant, aucun d'eux n'a été non plus touché.

Les amis des deux combattants se sont empressés auprès d'eux afin de leur serrer les mains.

## POUR LES DAMES

LA COIFFURE

A l'entrée de l'hiver dernier, on avait adopté la mode de se coiffer en bandeaux. Il faut convenir que ce ne fut pas un bon genre. Alors les femmes sérieuses, à qui les bandeaux étaient seyants, n'eurent pas d'autre ressource, pour n'être point confondues avec les autres, que d'aplatir leurs bandeaux et de les relever très serrés au-dessus de l'oreille. C'est encore ce qu'elles font aujourd'hui. Séparés au milieu, ondulés sur les tempes et réunis derrière, dans une spirale consistante et ferme, les cheveux suivent ainsi une courbe légère et gracieuse, dont l'autre n'est qu'une exagération malheureuse.

Donc, les bandeaux subsistent.

Mais la coiffure qui domine, c'est celle de l'ondulation autour du visage. Cette ondulation est un peu moins bouffante qu'elle ne l'était l'hiver dernier.

Le peigne demi-circulaire, poussant les cheveux en avant et sur les côtés, est remplacé par le peigne, coupé de moitié et fixant les cheveux seulement sur les côtés. Devant, au milieu, ils tiennent d'eux-mêmes par l'habitude, l'entraînement... l'exemple des autres... Ceci n'est pas dit pour faire sourire ; rien n'est plus souple que les cheveux et plus docile quand on sait les conduire. Plus difficile à trouver est la main légère, habile, artiste, qui les dirige comme elle veut.

Donc, quand on ne choisit pas les bandeaux, on se fait les ondulations soufflées, rayonnant autour de la tête, ramenées dans un huit fixé à peu près au milieu du crâne. Ce huit se faisait l'année dernière très petit et très serré, laissant passer de petites boucles de cheveux, la plupart du temps, postiches et rajoutées dans les interstices des torsades.

Aujourd'hui, ce huit est plus lâche, par conséquent un peu plus élargi et surtout plus allongé. Il est exempt de frisures empruntées ou naturelles et conserve les contours au genre grec.

Le peigne d'écaille est le plus doux pour la chevelure. A son défaut, il n'y en a pas de mieux que celui en celluloïde blond, séparé au milieu par la différence des dents. Quand on a le cuir chevelu très délicat, il vaut mieux choisir le peigne entièrement fait de grosses dents, pourvu qu'on ait soin, pour réparer l'effet de ce nettoyage trop sommaire, de se laver un peu plus souvent la tête.

Les lavages au panama ou aux racines de saponaire sont les meilleurs. Si on a une grande quantité de cheveux, on devra les séparer en un certain nombre de mèches. Ce petit travail en évitera un bien plus grand lorsqu'il faudra les démêler.

Quand on a les cheveux courts, l'opération du lavage de tête devient un jeu et il suffit, dans ce cas, de faire une seule raie au milieu. Dans l'autre cas, il faut, tout en ayant soin d'avoir épuré toutes les parties du cuir chevelu et nettoyé les cheveux eux-mêmes, activer cette opération pour que le savon antiseptique, si on l'a employé, n'ait pas le temps de sécher et, par conséquent, de coller les cheveux, et pour que l'eau de panama ou de saponaire ne se refroidisse pas sur la tête.

C'est ainsi que le séchage, partie la plus importante de cette opération, devra être aussi rapidement que délicatement fait. L'alcool, répandu avec modération sur la tête, après le tamponnage des serviettes-éponge chaudes, sont les meilleurs réactifs contre le refroidissement et préviennent la chute des cheveux. On doit se faire laver la tête en moyenne une fois par mois.

## NOUVELLES A LA MAIN

Simple question :

— A quel moment une génisse ressemble-t-elle à une carte à jouer ?

— Quand elle est lasse de trèfle.

Une vieille dame voyant une de ses nièces fort fardée :

— Mon Dieu, lui dit-elle, ma nièce, que vous avez là un joli masque... On vous voit le visage à travers.

Un inspecteur d'assurance venant vérifier une déclaration de décès :

— Alors, vous dites que le défunt est mort de sa mort naturelle ?

— Pardon... J'ai déclaré, au contraire, qu'il avait eu trois médecins.

Le docteur Z... est toujours distrait.

L'autre jour, sa bonne entre en coup de vent dans son cabinet, la figure horriblement contractée ?

— Monsieur ! Monsieur ! je viens d'avaler une épingle.

— Tenez, lui dit le docteur, en voilà une autre... et laissez-moi tranquille.

Toto regarde gravement le portrait de sa grand-mère.

— C'est ta grand-maman, mon chéri.

— Dis, mère, elle est morte ?

— Oui, elle est au ciel.

Au déjeuner, arrivent des amis. On s'extasie sur l'intelligence de Toto. La mère croit avoir préparé un effet à son fils et, à brûle-pourpoint, dit :

— Toto, où est ta pauvre grand-mère ?

Toto répond froidement :

— Elle est accrochée dans le salon !

Le marchand de journaux doit être un homme sans volonté. Il a tellement l'habitude de plier !

Quand une femme ne peut pas persuader à son mari que deux et deux font cinq, elle n'est pas aimée.

## LE BAIN IMPROVISÉ



Madame.— Minuit, et Jean qui n'est pas encore rentré. C'est le temps de le prendre.



Jean.— Bonne affaire ! Ma bonne femme ne s'apercevra de rien.



— Rien comme de savoir comment s'y prendre pour embêter les femmes.



Malheur !!!

# EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

## TROP HEUREUSE

Cela bourdonnait dans ses oreilles. Il avait honte de lui, maintenant. Il était le premier, à coup sûr, lui, Daniel, qui, dans cette famille honorée, avait soulevé la révolte contre l'autorité paternelle. Et un profond remords lui montait au cœur.

Son père ne méritait pas cette désobéissance. Il le comprenait. Il se le disait. Et brisé par ses réflexions, fuyant la lumière intense de la grande cour triste du triste hôtel, il rentra dans la nuit du corridor, courut jusqu'au salon.

Jean-Joseph n'avait pas bougé. Debout, toujours, sa main était retombée le long de son corps.

Daniel se précipita à ses genoux, infiniment troublé.

—Pardon, mon père, pardon !!

Et il joignit les mains.

C'en était fait, certes, de ce mariage . . .

C'en était fait de ce joli roman d'amour commencé à Paris et qui se continuait au milieu du murmure grondant des eaux rapides du Rhône ! . . .

C'en était fait des rêves fleuris de la gentille fillette, qui attendait là-bas, anxieuse et le cœur battant . . .

C'en était fait de tout cela si Jean-Joseph n'avait pas eu trop d'orgueil et, dépassant la mesure, méconnaissant ce repentir sincère, ne s'était obstiné dans sa dureté sans pitié.

Mais il il avait été profondément froissé.

Cette fois, le rude magistrat fut injuste.

De nouveau, la main tendue il dit :

—Je vous chasse !

Et Daniel recula, brisé ! . . .

Jean-Joseph venait ainsi, d'un mot, de déchaîner sur cette maison dont il était si fier et de la renommée de laquelle il était si jaloux, les plus redoutables péripéties d'un drame dont nul n'allait pouvoir deviner le dénouement.

### III

Daniel ne voulait pas rester à Orléans où il se serait trouvé, vis-à-vis de son père et vis-à-vis du monde, dans une situation trop pénible.

Il revint à Paris trouver le notaire à l'amitié duquel il se confia. Chavarot l'écouta et ce fut sévèrement qu'il répondit :

—J'approuve entièrement ton père. Certes, tu as tous les torts et tu es inexcusable. Et moi-même qui ai été le premier à vouloir empêcher ce mariage, je n'y donnerai pas maintenant un consentement tacite en acceptant de faire ton contrat. Je te rendrai mes comptes de tutelle. Tu emploieras ainsi que tu l'entendras la fortune de ta femme. Quant à toi, tu jouis déjà depuis plusieurs années de la fortune de ta mère. Tu l'administres comme tu le veux. Tu ne m'as laissé que le soin de m'occuper de Vilvaudran, ton beau château et ta magnifique propriété de la Source du Loiret. Je te rendrai également les comptes de cette gestion.

—Tu ne veux plus t'occuper de mes affaires ?

—Non. Je te désapprouve. Je veux qu'on le sache. Je crains l'avenir et je tiens à ce qu'on ne m'accuse pas, plus tard, d'avoir aidé à ce mariage.

—De telle sorte que je ne peux plus compter sur ton amitié ?

—Au contraire. Le notaire te renie. L'ami te reste ! . . .

—Tout entier ? fit Daniel ému.

—Tout entier. Et d'autant plus sûrement que peut-être tu auras besoin plus tard de son affection.

Daniel lui serra les mains de toutes ses forces ; ses doigts tremblaient ; il faisait des efforts pour ne pas pleurer.

—Je suis bien malheureux, Georges, fit-il à mi-voix. Je ne suis pas superstitieux et il me semble pourtant que la colère de mon père retombera sur moi.

—Il est encore temps de revenir en arrière.

Mais Daniel secoua la tête.

—Je l'aime.

—A quand le mariage ?

—Le plus tôt possible.

—Tu enverras les sommations légales à ton père ?

—Mon père m'évitera ce scandale et consentira.

—Ce sera quand même un consentement forcé . . . Te voilà brouillé avec lui pour toujours . . .

—Je le crains !

Ce serait mal comprendre le caractère de Jean-Joseph d'Hautefort que de croire qu'il allait abandonner ainsi la partie sans combattre.

Les réticences du notaire lui trottait dans la tête.

Il connaissait Chavarot.

Il savait que le secret dont le jeune homme était dépositaire ne sortirait jamais de ses lèvres, mais Jean-Joseph avait quelques vagues indices de ce secret et il ne désespérait pas de pouvoir, en les suivant, remonter jusqu'à l'origine de l'histoire mystérieuse de Clotilde.

—Quels indices ?

La grosse fortune de l'enfant en était un.

Le nom de Peterson, banquier à Rio-de-Janeiro, en était un autre.

Le soir même de la visite de Daniel, il prenait aux Aubrais le train de neuf heures et demie, qui le déposait à Paris avant minuit, et le lendemain matin, vers dix heures, le procureur général était dans le cabinet du préfet de police.

La conférence fut longue, bien que la confiance de Jean-Joseph ne pût être que très courte.

En sortant du cabinet, le magistrat avait l'air moins soucieux.

Le préfet lui avait sans doute rendu quelque espoir.

Et de fait, celui-ci ne négligea rien pour connaître ce qui intéressait tant d'Hautefort.

Un des plus habiles agents de la préfecture partait le lendemain même pour l'Amérique, mais comme le voyage serait long, et qu'il fallait à tout prix savoir à quoi s'en tenir sur le banquier Peterson avant que ne fût accompli le mariage de Daniel avec Clotilde, le préfet télégraphia longuement à Rio-de-Janeiro, au consulat français :

« Prière s'entendre avec police brésilienne, avec extrêmes précautions, pour m'envoyer renseignements sur le banquier Peterson, mort depuis quelques années. La banque existe toujours. Je désire savoir dans quelles conditions, comment, de qui et pourquoi ce Peterson a reçu la fortune d'une enfant qui paraît lui avoir été confiée à l'âge de deux ans et qu'il a envoyée en France, il y seize ans environ, sans autre nom connu que celui de Clotilde. J'attire votre attention sur ce dernier fait qui importe plus que tout autre. J'ai intérêt à connaître le nom de famille de Clotilde et quelques détails qui me feront retrouver cette famille. Avisez cabinet au plus tôt par dépêche chiffrée. »

Le précédent télégramme fut envoyé à Rio-de-Janeiro, également en chiffres convenus.

Le procureur général ne quitta point Paris. Il attendit la réponse du Brésil. Le préfet de police avait promis de la lui communiquer sur-le-champ.

Cette réponse se fit attendre deux jours et n'arriva que le soir du deuxième jour.

Le consul télégraphiait :

« Pour me conformer à vos instructions, je me suis entendu avec le chef de la police. La banque Peterson, fondée il y a quarante ans, par S. Peterson, jouit ici de la meilleure réputation. Elle est inattaquable. Peterson, le fondateur, était un homme de bien, du plus grand mérite, fort entendu, et qui est mort entouré de l'affection et des regrets universels. Son fils, James, marche sur ses traces. Il nous a été malheureusement impossible de découvrir ici le moindre renseignement sur l'enfant dont il est question dans votre dépêche. Personne ne se rappelle l'avoir vue. Personne ne l'a connue. »

« Il se trouve cependant encore à la banque de vieux employés du temps de Peterson père. Il y a même un Français. Tous ces gens n'ont rien su nous dire. Quant à James Peterson, il a affirmé comme les autres ne rien savoir. Toutefois, le chef de la police, qui n'avait voulu confier cette mission à personne et s'en était chargé, a cru remarquer chez James, au nom de Clotilde, un peu de surprise. Le chef a comparé cette surprise à celle d'un homme devant lequel on vient de prononcer un nom qu'il n'a pas entendu depuis longtemps. James a prétendu que ce nom ne lui rappelait rien. Je fais continuer mes recherches avec prudence. S'il m'arrive un renseignement, je vous télégraphierai aussitôt. »

Le préfet de police fit la moue.

Il s'était attendu, sinon à un résultat complet, du moins à des détails qui lui auraient fait prendre patience.

En somme, c'était un échec, car la dépêche ne disait rien.

Jean-Joseph partagea son désappointement.

D'autre part, un agent envoyé à Saint-Benoît et qui avait parcouru le pays, interrogé les paysans et les Angelot eux-même, revenait ne rapportant aucun renseignement.

Le mystère s'épaississait de plus en plus.

—Il me semble, monsieur le procureur général, que, s'il existe un

secret, toutes les précautions sont admirablement prises pour que nous n'en connaissions pas le premier mot.

Jean-Joseph passa sur son front sa main frémissante.

Ses yeux brillaient d'un dur regard.

— Il y a bien le notaire Chavarot qui sait tout ! . . .

Le préfet de police se mit à rire.

— Oui, mais on ne force pas le cœur d'un homme comme on force un coffre-fort, surtout lorsque cet homme a la haute valeur de Georges Chavarot . . .

Le regard du procureur général se faisait plus dur.

Et le préfet de police lui appuyant un doigt sur l'épaule :

— Hein ? Comme ce serait à souhaiter que l'Inquisition durât toujours . . . Un peu de torture et le notaire parlerait !

Le magistrat haussa les épaules, mais, chose bizarre, le préfet avait frappé juste . . . Jean-Joseph y avait pensé !

— Que me conseillez-vous ? dit-il après un silence.

— Bast ! laissez faire ce mariage puisque vous ne pouvez pas l'empêcher . . . Et si, plus tard, vous avez besoin de moi . . .

— Eh bien ?

— Eh ! mon cher procureur, si je suis encore à la préfecture, toute la préfecture sera à votre dévotion pour vous servir.

— J'accepte !

#### IV

Le mariage eut lieu dans la petite église et fut très triste.

Il n'y eut là que la famille Angelot et ses amis.

Personne, en dehors de quelques paysans qui avaient vu arriver Clotilde toute petite et sachant qu'elle n'appartenait à personne, la considéraient un peu comme leur fille.

Certes, il fallait la robuste confiance des deux jeunes gens dans leur amour, leur foi dans l'avenir, pour ne pas être troublés par l'abandon de ceux qui auraient dû venir partager leur bonheur.

Personne de chez Me Chavarot.

Personne, non plus, de la famille d'Hautefort.

Clotilde, nerveuse et impressionnable, eut beaucoup de peine à retenir ses larmes.

Il fallait aussi, pour la reconforter en ces instants de découragement, le doux regard aimant de son mari qui lui disait :

— Je ne t'abandonnerai jamais. Aie confiance. Nous sommes forts, puisque nous sommes jeunes. Tous ces obstacles semés sur notre chemin, notre patience et notre amour les surmonteront.

Ils partirent pour l'Italie, la cérémonie terminée.

Nous ne les suivrons pas dans leur vie pendant les années qui s'écoulèrent depuis ce mariage.

Là n'est pas notre récit.

Nous allons franchir une période de dix-huit ans pour retrouver nos personnages, vieillis sans doute, mais avec leurs souvenirs aussi vivaces, leurs passions aussi grandes.

Daniel avait été nommé juge à Paris.

Sa santé ne lui avait pas permis les grandes études auxquelles il s'était cru disposé dès sa jeunesse.

Mais s'il n'avait pas, comme son père, comme beaucoup de ses aïeux, trouvé la célébrité par ses travaux de jurisprudence, il avait, chose plus précieuse, trouvé le bonheur auprès de Clotilde, auprès d'une fille charmante, Bérengère, née un an après son mariage.

Sur son bonheur n'était passé qu'un nuage pendant les dix premières années de leur union.

Jean-Joseph d'Hautefort ne pardonnait pas !

Cependant les craintes d'autrefois pouvaient bien se dissiper maintenant.

Rien ne venait les justifier, ces terreurs inspirées par le mystère de la naissance de Clotilde.

La fortune de la jeune fille avait été consacrée toute entière à la construction et à l'entretien d'un hospice pour les vieillards, édifié à Lyon : l'hôpital d'Hautefort.

De Rio-de-Janeiro rien n'était venu non plus, aucun point sombre inquiétant pouvant faire craindre la tempête et recelant la foudre.

Chavarot lui même semblait plus rassuré.

Tout ce passé d'épouvantes s'éloignait, devenait pour ainsi dire très vague, très indécis, comme s'il n'avait jamais existé et jamais plus l'on n'y pensait.

Dès lors, pourquoi Jean-Joseph ne pardonnait-il pas ?

A peine son fils l'avait-il revu deux ou trois fois pendant les dix premières années.

Quant à Clotilde, elle ne le connaissait que d'après sa photographie.

Au retour de leur voyage de noces, les deux amoureux avaient fait une tentative pour le voir, dans son vieil hôtel d'Orléans. Ils penaient le fléchir. Clotilde était si jolie, si tendre ! Elle aurait pour le

vieillard des yeux si suppliants, que ce cœur de pierre s'attendrait, ils n'en doutaient pas.

Peut-être le vieillard se fût-il attendri, en effet, s'il avait vu Clotilde, mais il avait obstinément fermé sa porte.

Depuis, Daniel n'avait plus voulu exposer sa femme à cette humiliation, mais Clotilde le connaissait trop pour ne pas deviner, à ses soupirs, parfois, ou à son front soucieux, qu'il pensait à ce père redoutable et que son bonheur ne devait pas être complet aussi longtemps qu'il ne verrait pas le vieillard assis à son foyer.

Toutefois, ils n'y faisaient jamais d'allusions.

Daniel savait trop quelle était l'opiniâtre dureté de Jean-Joseph. Faire plier cet orgueil, adoucir cette dureté, chose impossible.

— Qui sait ? disait parfois Clotilde en hochant la tête.

Un jour, craintive, à l'oreille de son mari :

— Veux-tu que j'essaie ?

— Non. A quoi bon une nouvelle tentative, une nouvelle douleur ?

— J'ai un projet.

— Lequel ?

— Consens d'abord. Je te le confierai plus tard.

— Puisque tu le veux, chère femme ! . . . N'est-ce pas à toi que je dois le bonheur de toute ma vie ?

Ils partirent le soir même pour Orléans, emmenant avec eux Bérengère, qui avait dix ans, adorable enfant, brune comme sa mère, douce et vive comme elle.

— Pourquoi Bérengère ? avait demandé Daniel.

Clotilde s'était contentée de sourire.

A Orléans, ils descendirent à l'hôtel de France.

Cet hôtel était situé presque en face de la vieille demeure de Jean-Joseph.

Daniel connaissait les habitudes de son père.

Jamais, pendant sa vie longue déjà, ses habitudes n'avaient changé ; d'Hautefort se levait à cinq heures et travaillait jusqu'à dix heures. A dix heures seulement, il sortait, après avoir sobrement et rapidement déjeuné.

Le lendemain matin, vers huit heures, Clotilde réveilla Bérengère et l'habilla.

L'enfant bâillait et souriait.

— Nous repartons donc encore, petite mère ?

— Non, chérie. Nous allons faire des courses . . . ou plutôt, toi, toute seule, comme une grande personne, tu vas sortir.

— Oh ! mon Dieu, toute seule, j'aurai peur ?

— Je veillerai sur toi.

— Et où irai-je, petite mère ?

— Chez ton grand-père.

— Celui que je n'ai jamais vu ?

— C'est cela.

— Et je lui dirai quoi ?

— Tu n'auras rien à lui dire. Tu lui remettras seulement une lettre que tu vas écrire. Et tu attendras. S'il t'embrasse, tu l'embrasseras aussi. S'il veut que tu demeures auprès de lui, tu resteras. S'il ne t'embrasse pas, s'il te renvoie, tu reviendras.

— Il ne me fera pas de mal ?

— Oh ! non . . . Te voilà habillée. Viens écrire . . . Mets-toi à cette table . . . Ne te tache pas les doigts avec de l'encre comme tu fais toujours . . .

— Non, mère, je ferai attention . . . Qu'est-ce qu'il faut que j'écrive ?

— Ce que te dictera ton petit cœur.

— Grand-père . . . petite mère m'a dit que vous étiez seul . . . et que vous ne m'aviez jamais vue . . . je viens pour vous embrasser . . . et pour rester un peu auprès de vous . . . si vous voulez . . . Je ne ferai pas de bruit . . . Et je serai bien sage . . .

La gentille fillette s'appliquait à bien écrire, tournant la tête à gauche et à droite et tirant la langue.

— Maintenant, il faut que tu signes ! dit la mère.

Et l'enfant mit son nom en très grosses lettres.

La jeune femme l'entraîna vers la fenêtre et lui montrant l'hôtel d'Hautefort.

— Tu vois ?

— Oui, mère.

— Tu n'auras que la rue à traverser . . . Tu sonneras, la sonnette n'est pas trop haute pour toi . . . Un domestique viendra. Tu demanderas qu'on te conduise à M. d'Hautefort et à lui, à lui seul, tu m'entends ? tu remettras ta lettre. Tu as bien compris ?

— Oh ! oui, petite mère.

— Va donc, mon enfant . . . et que Dieu te conduise.

Elle l'embrassa fiévreusement.

JULES MARY.

A suivre

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSE ET MARIE-BLANCHE

Tous ne pensaient qu'à porter secours aux malheureux dont les plaintes déchirantes fendaient l'âme.

De seconde en seconde la foule grossissait et devenait houleuse. — Ouvrez ! ouvrez ! criait-on de toutes parts. Vous voyez bien qu'ils agonisent là-dedans ! . . .

Obéissant aux injonctions presque menaçantes de la foule, le conducteur qui s'était relevé tout meurtri, mais sans grand mal, ouvrit la portière, puis les cellules, dont plusieurs prisonniers sortirent avec peine, chancelants, ensanglantés.

Servais Duplat avait mis pied à terre le premier ; ayant conservé tout son sang-froid malgré le danger.

Il se trouvait au milieu d'une cohue affolée, hurlante.

L'évasion rêvée devenait possible.

Connaissant à fond le quartier, il n'ignorait aucune des ressources qu'il offrait pour une fuite.

De la rue de Lappe, par des passages ouverts jour et nuit, il pourrait gagner la rue Basfroi, et de la rue Basfroi, en quelques minutes, par la rue de Charente, il atteindrait la rue des Boulets.

C'est là qu'il voulait aller.

Avec une souplesse de serpent, il se glissa au milieu de la foule qui ne faisait pas d'attention à lui, s'y confondit, la traversa et, d'un pas ralenti à dessein pour n'être pas suspect, fila jusqu'à la rue de Lappe.

Une escouade de sergents de ville arrivait en toute hâte pour prêter main-forte au conducteur et maintenir ceux des prisonniers qui n'avaient reçu aucune blessure.

Servais Duplat était déjà loin.

Un quart d'heure plus tard, il s'arrêtait rue des Boulets, en face de l'établissement de Palmyre.

Il fallait y pénétrer sans être vu des domestiques. Son costume de détenu l'aurait trahi.

A travers les vitres du débit de vins, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Deux ou trois buveurs seulement dans la salle. Palmyre assise au comptoir.

Il frappa légèrement deux petits coups sur la vitre.

Palmyre releva la tête, regarda l'endroit d'où venait le bruit et tressaillit.

Il lui semblait reconnaître Duplat.

Rapidement, elle quitta sa place, sortit dans la rue en refermant la porte derrière elle, et, s'approchant de l'ex-forçat :

— Toi ! murmura-t-elle, c'est bien toi !

— Pas un mot ! pas une question ! répliqua Servais, monte m'ouvrir le numéro 1 et apporte-moi, avec de la lumière, l'indicateur des chemins de fer . . .

Chancelante, éperdue, Palmyre regagna la boutique, tandis que Duplat s'élançait dans le couloir de l'hôtel dont la porte était entr'ouverte.

Palmyre le rejoignit avec un flambeau et l'indicateur et ils entrèrent ensemble dans la chambre numéro 1.

— Mais, commença la veuve Potonnier, explique-moi . . .

— Pas d'explications pour le moment, interrompit Servais. Je me suis évadé, voilà ! Il faut que je file . . . Prépare-moi de l'argent, du linge, des chaussures, des vêtements, un cache-nez, un chapeau, une couverture de voyage, et fais vite . . . le temps presse !

Tandis que Palmyre exécutait ses ordres, il consultait l'indicateur et cherchait les heures de départ des trains se dirigeant vers Nancy.

— C'est bien . . . murmura-t-il après avoir trouvé, je pourrai partir par l'express de huit heures et demie.

Il changea de vêtements, mit dans sa poche un porte-monnaie bien garni, fit un paquet très serré et enveloppé dans un journal de son costume de prisonnier, embrassa Palmyre et partit.

En face de la première bouche d'égoût, il s'arrêta pour se débarrasser de la défroque de la Roquette, comme jadis il s'était débarrassé de son uniforme d'officier de la Commune.

Cent pas plus loin, il monta dans un fiacre qui passait à vide et se fit conduire à la gare de l'Est.

Au moment où le train qui l'emportait vers Nancy s'éloignait à toute vapeur, un des gardiens allait annoncer l'évasion à l'abbé d'Areynes.

Cette nouvelle le fit pâlir.

Le misérable qu'il ne désespérait point de faire parler lui échappait.

Qu'allait-il faire maintenant ?

Le fil conducteur se brisait dans sa main ! . . .

•••

Au château de Fenestranges tout marchait au gré de Gilbert Rollin et de son complice le pseudo-Georges de Grancey.

Rose, certaine d'être la fille de Gilbert, (comment un doute à cet égard aurait-il pu lui venir ?), acceptait avec joie ce père inconnu la veille et se sentait prête à lui prodiguer sa tendresse et son respect.

Elle s'accoutumait vite à l'idée de l'existence nouvelle qu'elle allait mener.

Elle comprenait à merveille qu'elle aurait beaucoup à faire, beaucoup à apprendre, pour tenir sa place dans le monde nouveau où elle allait entrer et où elle était appelée à vivre.

Gilbert et de Grancey se faisaient ses *éducateurs*.

Ils la mettaient au courant de tout ce qui serait correct et de tout ce qui ne le serait pas.

Elle devrait s'abstenir absolument de parler de son passé d'enfant trouvée, élevée par les soins de l'Assistance publique.

Il lui faudrait se montrer d'une extrême réserve en toute occasion, et répondre d'une façon évasive aux personnes qui la questionneraient, si on se permettait de la questionner, chose peu probable.

Du reste son mariage avec le vicomte de Grancey qui, s'il ne lui inspirait pas une passion véritable, était bien de lui déplaire, son mariage, disons-nous, étoufferait dans l'oeuf les curiosités indiscreètes.

On rentrerait bientôt à Paris. L'union des deux jeunes gens serait célébrée sans le moindre apparat et, en compagnie d'Henriette, la pauvre folle, on quitterait la France pour plusieurs mois, pour des années peut-être, on voyagerait, et sans doute les distractions et les soins de sa fille guériraient Mme Rollin.

Voilà du moins ce qu'on promettait à Rose devenue Marie-Blanche et ajoutant une foi aveugle à la parole des deux gredins.

Il ne faudrait pas croire que l'enfant trouvée, la petite infirmière de l'asile des aliénés de Blois, oubliât sa chère *maman Jeanne*.

Elle y pensait sans cesse, au contraire, et elle avait demandé à Gilbert la permission de lui écrire.

Le mari d'Henriette avait répondu que, dans sa nouvelle position et désirant envelopper le passé d'un voile impénétrable, écrire serait une impardonnable imprudence, Jeanne Rivat pouvant commettre une indiscretion involontaire. Mais, une fois à Paris, il ne s'opposerait point à ce qu'elle vit la pauvre femme et à ce qu'elle lui prouvât son affection en faisant quelque chose pour elle.

Rose se soumit.

A plusieurs reprises Rollin et de Grancey s'intretinrent de l'abbé d'Areynes devant la jeune fille.

Ils voulaient savoir si Jeanne Rivat lui avait parlé de son protecteur.

Rose connaissait le nom de l'abbé, mais pas autre chose. Elle questionna à son sujet.

— C'est, répondit Gilbert, un parent de ta mère . . . Nous sommes en froid avec lui . . .

La jeune fille demanda si elle verrait M. Servaize, qui l'avait sauvée.

— M. Servaize est en Amérique . . . répliqua de Grancey. Peut-être ne reviendra-t-il jamais en France . . .

Il n'existait aucune raison de prolonger le séjour à Fenestranges, et la nécessité de revenir à Paris pour hâter le mariage s'imposait.

— Rien ne peut entraver nos projets, dit Grancey à son complice. Une fois à Paris, Rose, ou plutôt Marie-Blanche, devenue ma femme, ne verra que les gens qu'il nous conviendra de lui laisser voir . . . D'ailleurs sa ressemblance avec sa sœur est tellement frappante que l'idée d'une substitution ne pourra se présenter à l'esprit de personne.

— C'est mon avis . . . fit Gilbert. Il faut remplacer au plus tôt le personnel congédié et mettre l'hôtel de la rue de Vaugirard en état de nous recevoir . . .

— Ne l'est-il donc pas ?

— Non . . . L'appartement de Marie-Blanche est rempli d'objets prouvant jusqu'à l'évidence qu'il a déjà été habité par une jeune fille.

Nous ne saurions comment expliquer cela... il faut que ces objets disparaissent...

—C'est juste et je m'en charge. Demain je partirai pour Paris où je vous devancerai de deux ou trois jours... Me laissez-vous libre d'engager en votre nom de nouveaux domestiques et de les installer?...

—Je vous donne carte blanche et je vous remettrai les clefs.  
—De quel personnel aurez-vous besoin ?

Un concierge, une femme de chambre, un valet de chambre, un cocher et une cuisinière, cela suffira pour le moment.

—Demain matin, je serai en route... Je vous demande trois jours... le quatrième, quand vous arriverez rue de Vaugirard, tout sera prêt...

La nouvelle de la prochaine rentrée à Paris fut apprise à Rose, qui s'en réjouit, surtout par la pensée qu'elle allait revoir et embrasser sa chère maman Jeanne.

Le soir de ce même jour on venait de passer au salon après dîner lorsque le valet de chambre entra.

—Qu'y a-t-il ? demanda Gilbert.

—C'est un monsieur qui désire parler à M. le vicomte de Grancey.

—A moi ! s'écria l'ex-clerc d'avoué.

—Oui, monsieur le vicomte.

—Mais je ne connais personne, ici ?

—Ce monsieur n'est pas d'ici... il arrive de Paris et semble très pressé de voir monsieur le vicomte.

Gilbert et de Grancey échangèrent un regard.

Cette visite inattendue et inexplicable les inquiétait.

—Mon cher vicomte, dit le mari d'Henriette, recevez ce voyageur qui vient vous relancer de si loin. Il doit avoir pour cela un motif sérieux.

Puis, au valet de chambre :

—Conduisez ce monsieur à l'appartement de M. de Grancey.

Le valet sortit.

Rose embrassa son père et se retira.

—Cette visite me fait peur... dit d'une voix altérée Gilbert resté seul avec le vicomte.

—Peur ? répéta ce dernier en s'efforçant de paraître calme. Pourquoi ? Accompagnez-moi... Nous allons voir quel est l'ami ou l'ennemi qui se présente...

Les deux hommes quittèrent le salon et entrèrent dans la pièce où le valet de chambre avait conduit le visiteur nocturne et au milieu de laquelle il attendait debout et très anxieux.

A sa vue les complices poussèrent une exclamation de surprise.

—Servais ! s'écria Gilbert.

—Toi, ici, ajouta de Grancey. Que se passe-t-il donc ?

—Il se passe que nous sommes fichus ! répliqua Duplat sans autre préambule.

—Fichus ? répéta le vicomte.

—Et dans les grands prix, à moins que toi, le roublard des roublards, tu ne trouves dans ton sac à la malice le moyen de nous tirer de ce pas...

—Il faut d'abord que je sache ce dont il s'agit...

Duplat jeta un regard rapide autour de lui...

—On peut parler ici ? demanda-t-il.

—Oui.

—Eh bien ! fit l'ancien communard en se laissant tomber sur un fauteuil, écoutez-moi...

Gilbert et de Grancey s'assirent en face de lui.

Il poursuivit :

—Tel que vous me voyez, je suis un évadé...

—Un évadé !!

—Depuis hier au soir...

—Tu étais donc en prison ?

—Parfaitement... Condamné à treize mois de Centrale pour rupture de ban... Conduit de Mazas à la Grande-Roquette.

Gilbert tremblait.

—Et tout cela en moins de quinze jours ! balbutia-t-il.

—Oui ! La justice mène les affaires à l'électricité maintenant !

—Mais enfin, que s'est-il passé ?

—Mot à mot, je vais vous le dire, et écoutez-moi bien, car nos trois têtes sont en jeu !

Les complices frissonnèrent.

Alors, d'une voix basse, saccadée, Servais raconta par le menu à ses auditeurs épouvantés ce que nos lecteurs savent déjà.

—Eh bien ! que pensez-vous de cela, et croyez-vous qu'il y avait urgence à venir vous relancer ici ? demanda-t-il en terminant.

—Duplat a raison, nous sommes perdus ! fit Gilbert.

L'ex-clerc releva la tête.

—Perdus ! répliqua-t-il. Allons donc !! Nous irons jusqu'au bout ! Un dernier obstacle entrave notre marche... Nous le briserons comme nous avons brisé les autres !...

Puis, s'adressant à Servais :

—Répète-moi les dernières paroles de l'aumônier, te concernant,

concernant Gilbert, et se rapportant aux deux filles de Jeanne Rivat.

—Les voici, à peu près textuellement : " *Même si j'allais chercher cette preuve chez M. Rollin, et aussi chez M. Jules Servais...* "

Gilbert était pâle comme un mort.

—Plus de doute, murmura-t-il, il sait tout...

—Non, répliqua vivement de Grancey, il ne sait rien ! Intuition, déductions, soupçons, mais pas la moindre certitude, par conséquent, aucune preuve...

—Il les cherche... il peut les trouver...

—Il ne faut pas qu'il les trouve, et pour cela il ne faut pas lui laisser le temps de les chercher... L'évasion de Servais doit, momentanément, enrayer les recherches qu'il se propose de faire... Profitons-en et agissons le plus tôt possible...

—Que comptes-tu manigancer, toi, l'homme aux trucs ? demanda Servais.

D'abord, donner suite à mon projet et partir demain matin pour Paris...

—Demain !...

—S'il n'était pas si tard, je partirais cette nuit...

—Eh bien ! s'écria résolument l'évadé, je te suivrai... si toutefois tu peux me fournir une bonne idée pour dépister la rousse qui doit présentement avoir mis toutes ses mouches à mes trousses...

—L'idée, je l'ai, et je la garantis bonne...

—Eh bien ! compte sur moi... Nous filerons demain... Et Gilbert ?

—Viendra nous rejoindre dans trois jours avec la petite...

—Alors elle a mordu à l'hameçon ? Ça marche ?...

—Je te prie de le croire ! Avant un mois la nouvelle Marie-Blanche sera vicomtesse de Grancey...

—Et nous palperons de la bonne galette !! Vive la joie !! Voici la gaieté qui me revient !...

Changeant de ton et se frottant l'estomac, Duplat ajouta :

—Mais, dites donc, je n'ai pas diné, moi et ça sonne rudement le creux, là dedans...

—Eh ! bien, mon brave, répondit l'ex-clerc de notaire en riant, tu dîneras et tu coucheras dans une auberge du village de Fenestrange où je vais te conduire...

—A l'auberge ? fit Servais vexé. Pourquoi pas ici ?

—Parce qu'il ne faut pas que Marie-Blanche puisse te voir maintenant...

—C'est juste... Allons-y donc, et dépêchons-nous...

Du château au village, il y avait vingt minutes de chemin à peine.

De Grancey conduisit Servais à l'auberge, il n'y en avait qu'une, et le recommanda chaudement à l'hôte qui s'empressa d'improviser un souper de viandes froides auquel l'évadé fit grand honneur, tout en causant avec le futur mari de Marie-Blanche de ce qu'ils auraient à faire dès leur arrivée à Paris.

Ensuite Grancey commanda une voiture qui le lendemain matin, les conduirait à Nancy, où ils prendraient le train pour Paris, et il retourna au château.

Le lendemain, dès le point du jour, une carriole attelée d'un vigoureux cheval se dirigeait vers la vieille cité des ducs de Lorraine, où les deux gredins arrivaient avant dix heures.

Ils commencèrent par déjeuner solidement dans un restaurant de bonne apparence, puis de Grancey dit à son compagnon :

Maintenant, nous allons songer à toi et mettre à exécution l'idée dont je t'ai parlé hier soir...

Appelant le garçon qui venait de les servir et à qui il avait payé l'addition en y joignant un généreux pourboire, il lui demanda :

—Connaissez-vous à Nancy une maison où je pourrais me procurer des vêtements ecclésiastiques... Un jeune homme de mes parents se dispose à entrer dans les ordres et me prie de lui envoyer un costume complet...

—Vous trouverez cela, monsieur, du côté de la cathédrale... répondit le garçon.

—Je vous remercie... Veuillez me garder ma valise... je la reprendrai tantôt... à quelle heure passe l'express se dirigeant sur Paris ?

—A neuf heures cinquante-deux et il arrive à Paris à cinq heures du matin.

—Très bien... Nous dînerons ici à sept heures... Voulez-vous avoir la complaisance d'aller à la gare, de me retenir un coupé-lit complet et de vous faire délivrer les tickets... voici de l'argent.

De Grancey tira de son portefeuille et tendit au garçon deux billets de cent francs, et une pièce de vingt francs ; alluma un cigare, en offrit un à Duplat et sortit avec lui du restaurant.

—As-tu compris ? lui demanda-t-il une fois dehors.

—Parbleu ! Tu veux me déguiser en rat d'église. Ça n'est pas bête du tout...

Sur la place de cathédrale se trouvaient des magasins d'orfèvrerie religieuse et d'ornements d'autel.

A suivre

DEMANDEZ-LEUR

Un remède n'a de valeur que par les cures qu'il opère. Demandez à tous ceux qui ont fait usage du *Baume Rhumal*, et vous tous qui toussiez, que votre toux soit due à une affection des poumons, des bronches ou de la gorge, vous apprendrez de façon à n'en pouvoir douter que le *Baume Rhumal* guérira l'affection dont vous êtes atteints parce qu'il a guéri tous ceux qui en ont fait usage. Procurables dans toutes les pharmacies, 25 centins la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—Le traité de commerce conclu entre la Suède et le Japon a été ratifié.

—Le duc de Westminster possède pour 60 millions de dollars en propriété à Londres.

—On estime que les tramways électriques ont supprimé, aux Etats-Unis, le travail de 275,000 chevaux.

—La récolte totale du sucre à Cuba cette année sera à peine de 10 p. c. de celle de 1895, qui a été de 566,000 tonnes.

—La mode des petites ombrelles est morte. Tant mieux ! Nous verrons maintenant les femmes avec des parasols de dimension raisonnable.

—L'achigan ne peut être pêché d'aucune manière, du 15 avril au 15 juin ; Le maskinongé, du 25 mai au premier juillet ; Le doré, du 15 avril au 15 mai ; La truite du premier octobre au 30 avril. Telle est la loi.

—Le rôle de Karl Léopold, interprété par M. Chs-A. Gardner, dans *Fatherland*, au théâtre Royal, cette semaine, est, dit-on, une des meilleures créations de ce comédien de talent. M. Gardner est également un chanteur émérite. Au programme figurent également une troupe de chanteurs tyroliens.

—La législature de l'Ohio vient d'adopter une loi défendant sous peine d'amende d'offrir un verre de boisson à son voisin ou à un ami, dans un hôtel. Vous êtes libre de vous faire servir vous-même, mais vous commettez un délit, si vous invitez quelqu'un à boire avec vous ! L'amende, pour la première offense, est de \$1, pour la seconde offense \$3, pour la troisième \$10.

—La viande de chameau est une innovation sur le menu des restaurants de Paris, et des bouchers algériens s'engagent à la fournir. On dit que cette viande a le même goût que le bœuf, mais elle est blanche comme la chair du veau. La bosse est considérée comme un mets délicieux par les Arabes.

LE BAUME RHUMAL

Quelle que soit la gravité de votre rhume, le *Baume Rhumal* vous guérira, 25 centins, en vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Lorsque jeune est mon Deux,  
Mon Un est hasardeux,  
L'ardeur est vagabonde,  
De sentier en sentier  
Votre aile mon Entier  
Explorera le monde.

LOGOGRIPE

Je suis futile avec ma tête ;  
Je suis utile sans ma tête.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NUMERO 626

Fantaisie anagrammique. — Les mots sont : Prisée et Eprise.

Arithmétique. — Les nombres sont : 24 et 8.

Opération : 24 + 8 = 32 8 + 8 = 16.

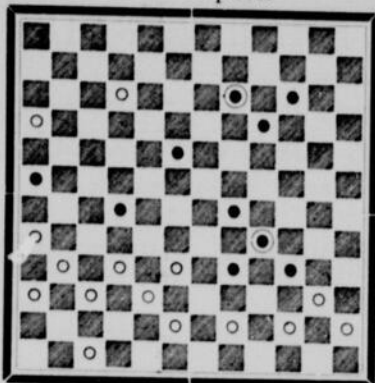
FAITES CESSER CETTE TOUX

En prenant, au début de la toux, quelques doses de *Baume Rhumal*, on fait cesser la toux la plus opiniâtre. Les médecins prescrivent universellement le précieux spécifique français qui se vend dans toutes les pharmacies, 25 centins les seize doses.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 186

Composé par M. Louis Paradis, Montréal  
Noirs — 11 pièces



Blancs — 15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 184

Blancs		Noirs	
36	29	23	36
59	53	48	59
33	26	20	33
32	25	15	43
61	56	43	66
34	29	66	21
71	64	59	70
45	39	70	20
39	26	gagnent.	

Solutions justes par MM. E. Pilon, Ottawa ; N. Brochu, Lévis.

Solutions justes des problèmes de M. C.-E. Saint-Maurice : M. N. Brochu, de Lévis, les trois. (Suivant moi, à l'heure actuelle, c'est un des plus forts problèmes. — N. B.)

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent** (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de **six pour cent** (6 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au **Bureau Chef** ou à ses **Sucursales**, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 61

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent** (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de **six et demi pour cent** (6 1/2 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après lundi, le 1er juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

TANCREDE BIENVENU, Gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TELEPHONE No 2113

LA MEILLEURE

Médecine de Famille

Qu'elle ait jamais connue. Lettre de louanges d'une dame de New York sur les

Pilules d'Ayer.

"Je prends les Pilules d'Ayer depuis bien des années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Pour les affections du foie et de l'estomac, ainsi que pour la guérison des maux de tête qui en résultent, les Pilules d'Ayer ne peuvent pas être égalées. Quand mes amis



me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac, du foie ou des intestins, je leur réponds invariablement : Les Pilules d'Ayer. Prises à temps, elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, coupent la fièvre et régulent les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre, et sont, en effet, les meilleures médecines de famille que j'aie jamais connues." — Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.



LISEZ

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ANNONCE IMPORTANTE DE

John Murphy & Cie

Vente Mensuelle

POUR ECOULER

Toute cette Semaine

Nous offrons des AVANTAGES SPECIAUX dans toutes les lignes de

Marchandises Sèches, Ustensiles de Cuisine et Articles de Ménage.

BONS MARCHÉS EN FAIT DE

SOIES

4,000 verges de Soies de fantaisie, pour blouses et robes d'été dans toutes les couleurs les plus nouvelles, garanties pure soie, splendide valeur, à 75c la verge ; prix de vente mensuelle pour écouler, 49c la verge.

1,000 verges de belles Soies rayées pour blouses, dans toutes les nouvelles nuances, bon marché à 50c ; prix de vente mensuelle pour écouler, 37c la vg.

100 blouses de Soie de fantaisie, très fashionables pour écouler à \$4.65.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TELEPHONE 3833

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à

l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.



**Deux dans une Famille.** (4)

**BOBAYGEON, CAN., Mai, 1895.**  
 Un de mes enfants avait eu des attaques il y a à peu près 2 ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonique Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné à bouteille, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonique. **MDLE. J. THIBAUDEAU.**

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig, elle devient mieux.

**WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.**  
 Nous avons employé le Tonique Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Epileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonique, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**  
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**  
**E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal**  
**Laroche & Cie, Québec.**

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an 6 mois 3 mois		
ABONNE	Paris et Seine	50f	26f
MENT	Départements	56f	29f
	Etranger	62f	32f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



**FAUSSES DENTS SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
 20, rue St-Laurent, Montréal.  
 Tél. Bell 2818.



**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.,** who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

**EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL**  
 Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE  
 Nouveau Parfum extra-fn.  
 Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.  
 PARIS 29, N° des Italiens  
 SEUL INVENTEUR DU  
**SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE**

25177

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**  
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essai, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

**ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS** Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**POUDRE LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante  
 Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.  
 Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**  
 216, SAINT-LAURENT  
 MONTRÉAL

**Librairie Française**

**G. HUREL**  
 1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.  
 Livres d'occasions, achat et vente.  
 Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

**J. EMILE VANNIER**

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
 INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
**187, RUE SAINT-JACQUES**  
 ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**Débetures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
**VALEUR DE PLACEMENT**  
**ACHETÉS ET VENDUS**

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.  
 Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.  
 Achète des débetures et autres valeurs désirables.

**LA PRESSE**

**JOURNAL QUOTIDIEN**  
 Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE  
 Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?  
 Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?  
 Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?  
 Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?  
 Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 2 mai 1896

**53,223**

**BUREAUX**

**71 et 71a, Rue St-Jacques**  
 MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**S. Carsley & Cie**

**A RESPONSABILITÉ LIMITÉE**  
 MONTRÉAL  
 1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

**Plus Grand Magasin DE MONTREAL**

Tapis pour Villas  
 Tapis pour Cottages

Voici les prix et les grandeurs :  
 2 sur 2 verges, 88c chacun.  
 2 sur 2 1/2 verges, \$1.10 chacun.  
 2 sur 3 verges, \$1.30 chacun.  
 2 1/2 sur 3 verges, \$1.65 chacun.  
 2 1/2 sur 3 1/2 verges, \$1.90 chacun.  
 3 sur 3 verges, \$1.95 chacun.  
 3 sur 3 1/2 verges, \$2.30 chacun.  
 3 sur 4 verges, \$2.65 chacun.  
 3 1/2 sur 4 verges, \$3.10 chacun.  
 4 sur 4 verges, \$3.50 chacun.  
 4 sur 5 verges, \$4.40 chacun.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

**Culottes pour Garçons**

500 paires de culottes bleu-marin ; grandeur de 22 à 26 pes inclusivement ; valeur régulière, 40c, demain 29c la paire. C'est là une offre exceptionnelle qui ne se répètera pas.

**Pantalons pour Hommes**

100 paires de pantalons en tweed rayé, valant \$1.40, pour \$1.15.  
 50 paires de pantalons bleu-marin pour hommes, valant \$1.40, pour \$1.19.  
 300 paires de pantalons en tweed pour hommes, rayés de gris, valeur \$1.50, pour \$1.29.

**Robes de Toilette en Percale pour Dames**

Il nous en reste encore quelques-unes de ces robes de toilette en percale américaine, de la dernière mode, belle coupe, ceinture rayée qui ont été offertes ; valeur régulière, \$2, nous les vendrons pour \$1.39.

**Réfrigérateur et Coffres de Glace**

Les célèbres réfrigérateurs de Reed, pour maison, à moins que le prix manufacturier. Aussi, les réfrigérateurs Zenith.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

**Rideaux ! Rideaux !**

La Cie S. Carsley, limitée, a en mains le plus grand et le meilleur assortiment de toutes sortes de rideaux qu'il y ait à Montréal, et elle les vend au plus bas prix possible.

**Papier à Tapisser**

L'un des plus considérables et des plus beaux assortiments du Canada, et les prix sont reconnus comme étant les plus bas de la ville. C'est pourquoi tous viennent à la Cie S. Carsley, limitée, pour les tapisseries ce printemps. **PRIX, 2 1/2 Cts.**

**Jerseys en Laine**

La Cie S. Carsley, limitée, est le magasin où l'on vend à meilleur marché les jerseys pour garçons.  
 Nouveaux jerseys et bas pour hommes assortis, seulement \$5 le set ; la meilleure qualité.

**THE S. CARSLY CO. (Limited)**

1765 à 1783, Notre-Dame